

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 29.

Montréal, Jeudi, 19 Juillet 1888.

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Avis.—Poésie : Notre histoire, par Louis Fréchette.— Les cieus et leurs habitants (suite), par Giulio.—De tout un peu.—Nécrologie.—La veuve de Lorimier.—Les requins du Golfe, par C.-E. Dionne.—Club de natation.—Bibliographie.—Une exécution au Tonquin.—Choses et autres.—Excursion à Trois-Rivières.—Amour et larmes par Mary (suite).—Nos gravures : Mère ; Au Tonkin ; Les châteaux des familles princières françaises ; Réception de Mgr Mermillod à la cathédrale de Fribourg ; M. Jules Amigues.—Le choléra.—Nouvelles diverses.—Cartouche.—Anecdote sur Rossini.—Les échecs.

GRAVURES : La Mère ; Au Tonkin ; Les châteaux des familles princières françaises ; Réception de l'évêque Mermillod à la cathédrale de Fribourg ; M. Jules Amigues.

AVIS

Nous informons nos abonnés que M. Clément Dupuis a cessé d'être l'agent-collecteur de *L'Opinion Publique*. Nos débiteurs de Montréal, de Québec et de la campagne pourront envoyer l'argent au siège de l'administration, C^{ie} Burland, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

NOTRE HISTOIRE

A LA MÉMOIRE DE F.-X. GARNEAU

Nos lecteurs nous sauront gré de publier la remarquable pièce de vers que M. Fréchette a écrite pour la quatrième édition de *L'Histoire du Canada*, de Garneau. Nous avons déjà exprimé notre opinion sur cette œuvre. Lorsque nos lecteurs l'auront lue, ils penseront comme nous.

O notre Histoire, écriin de perles ignorées,
Je baise avec amour tes pages vénérées !

O registre immortel, poème éblouissant
Que la France écrivit du plus pur de son sang,
Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,
De hauts faits surhumains récits chevaleresques,
Annales de géants, archives où l'on voit,
A chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
Quelque nom de héros ou d'héroïne antique !
Où l'on voit s'embrasser et se donner la main
Les vaillants de la veille et ceux du lendemain ;
Où le glaive et la croix, la charrue et le livre,
—Tout ce qui fonde joint à tout ce qui délivre,—
Brillant, vivant trophée où l'on croit voir s'unir
Aux gloires d'autrefois celles de l'avenir !

Les gloires d'autrefois, comme elles sont seraines
Et pures devant vous, vertus contemporaines !...

Chênes au front pensif, grands pins mystérieux,
Vieux troncs penchés au bord des torrents furieux,
Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvage écho des déserts canadiens
Ne connaissait encor que la voix des Indiens,
Dans le creux des ravins ou sur les sommets chauves,
Mélant leur chant de guerre au hurlement des fauves ?
Parfois, au bruit des flots, quand les vents assidus
Balancent dans la nuit vos longs bras éperdus,
Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
Domptaient la barbarie au fond de ses repaires ?
Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un seul vœu,
Ils passaient sous votre ombre en criant : Dieu le veut !
Défrichaient la forêt, créaient des métropoles,
Et, le soir, réunis sous vos vastes coupoles,

Toujours préoccupés de colossaux travaux,
Soufflaient dans leurs clairons l'esprit des jours nouveaux ?

Oui, sans doute ; témoins vivaces d'un autre âge,
Vous avez survécu tout seul au grand naufrage
Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis ;
Et, sans souci du temps qui brise les petits,
Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
A tous les vents du ciel chante notre épopée !

Notre épopée ! où donc chercher sous le soleil
D'exploits prodigieux enchaînement pareil ?
Dans quelle autre légende humaine trouverais-je
De modestes héros plus glorieux cortège ?

Salut d'abord à toi, Cartier ! hardi marin,
Qui le premier foulas de ton pas souverain
Les bords inexplorés de notre immense fleuve !
Salut à toi, Champlain ! à toi, de Maisonneuve,
Illustres fondateurs des deux frères cités
Qui mirent dans ses flots leurs rivales beautés !...
Ce ne fut tout d'abord qu'un groupe, une poignée
De Bretons brandissant le sabre et la cognée,
Vieux loups de mer bronzés au vent de Saint-Malo.
Bercés depuis l'enfance entre le ciel et l'eau,
Homme de fer, altiers de cœur et de stature,
Ils ont, sous l'œil de Dieu, fait voile à l'aventure,
Cherchant, dans les secrets de l'Océan brumeux,
Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
Mais un sol où planter, signes de délivrance,
A côté de la croix le drapeau de la France !

Sur leurs traces, bientôt, de robustes colons,
Poitevins à l'œil noir, Normands aux cheveux blonds,
Austères travailleurs de la sainte corvée,
Viennent offrir leurs bras à l'œuvre inachevée...
Le mot d'ordre est le même ; et ces nouveaux venus
Affrontent à leur tour les dangers inconnus,
Avec des dévouements qui tiennent du prodige.
Ils ne comptent jamais les obstacles ; que dis-je ?
Ils semblent en chercher qu'ils ne rencontrent pas.
En vain d'affreux périls naissent-ils sous leurs pas,
Vainement autour d'eux chaque élément conspire,
Ces enfants du sillon fonderont un empire !

Et puis, domptant les flots des grands lacs orageux,
Franchissant la savane et ses marais fangeux,
Pénétrant jusqu'au fond des forêts centenaires,
Voici nos découvreurs et nos missionnaires !
Apôtres de la France et pionniers de Dieu,
Après avoir aux bruits du monde dit adieu,
Jusqu'aux confins perdus de l'Occident immense,
Ils vont de l'avenir jeter l'âpre semence,
Et porter, messagers des éternels décrets,
Au bout de l'univers le flambeau du progrès !

Appuyé sur son arc, en son flegme farouche,
L'enfant de la forêt, l'amertume à la bouche,
Un éclair fauve au fond de ses regards perçants,
En voyant défilé ces étranges passants,
Embusqué dans les bois ou campé sur les grèves,
Songe aux esprits géants qu'il a vus dans ses rêves.
Pour la première fois il tressaille, il a peur...
Il va sortir pourtant de ce calme trompeur ;
Il bondira poussant au loin son cri de guerre,
Défendra pied à pied son sol vierge naguère,
Et, féroce, sanglant, tomahawk à la main,
Aux pas civilisés barrera le chemin !
Bien plus : prêtes toujours à s'égorger entre elles,
Et trouvant l'ancien monde étroit dans leurs querelles,
Pour donner à leur haine un plus vaste champ clos,
Les vieilles nations ont traversé les flots.
Albion, de la Gaule éternelle rivale,
Albion contre nous s'allie au cannibale,
Et, durant tout un siècle, ô mon noble pays,
Veut ravir la victoire à tes destins trahis !

N'importe ! sur la vague, au fond des gorges sombres,
Par les gués, sous les bois, jusque sur les décombres

Des villages surpris, combattant corps à corps,
Avec la solitude et le ciel pour décors,
Mélant, prêtre ou soldat qu'un même but attire,
Les lauriers de la gloire aux palmes du martyre,
Le bataillon est là, toujours ardent et fier ;
Et, jaloux aujourd'hui des prouesses d'hier,
Il ne veut s'arrêter dans sa lutte immortelle
Qu'au jour où le drapeau de la France nouvelle
Flottera libre et calme, étalant dans ses plis
Le légitime orgueil des saints devoirs remplis !

Mais le nombre devait triompher du courage.
Un roi lâche, instrument d'un plus lâche entourage,
Satyre au Parc-aux-Cerfs, esclave au Trianon,
Plongé dans les horreurs de débauches sans nom,
Au gré des Pompadours jouant comme un atome
Le sang de ses soldats et l'honneur du royaume,
De nos héros mourants n'entendit pas la voix.
Montcalm, hélas ! vaincu pour la première fois,
Tombe au champ du combat, drapé dans sa bannière ;
Lévis, dernier lutteur de la lutte dernière,
Arrache encor, vengeant la France et sa fierté,
Un suprême triomphe à la fatalité !
Puis ce fut tout. Au front de nos tours chancelantes
L'étranger arbora ses couleurs insolentes ;
Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche... et repassa les mers !

L'enfant avait donné tout son sang goutte à goutte,
On lui fit du calvaire alors prendre la route.
Trompée en son amour, blessée en son orgueil,
La pauvre nation, sous son voile de deuil,
Les yeux toujours tournés vers la France envolée,
Berça de souvenirs son âme inconsolée.

Il lui fallut vider la coupe des douleurs...
Comme aux jours du succès, noble dans ses malheurs,
Elle pleura longtemps, victime résignée.
Mais, un jour, on la vit se roidir indignée,
Et défier soudain du geste et de la voix
Les tyrans acharnés aux lambeaux de ses droits.
La lutte, qu'on croyait à jamais conjurée,
Renaissait plus terrible et plus désespérée :
Il fallait renier la France, ou bien mourir.
Alors, las de porter le joug et de souffrir,
Ces rudes paysans, les yeux brûlés de larmes,
Ces opprimés, sans chefs, sans ressources, sans armes,
Osèrent, au grand jour, pour un combat mortel,
Jeter à l'Angleterre un sublime cartel !

O Dieu, vous qui jugez et réglez toutes choses,
Vous qui devez bénir toutes les saintes causes,
Pourquoi permettes-vous, sinistre dénoûment,
Après cette victoire un tel écrasement ?
Après cette aube vive un lendemain si sombre ?
Après ce rêve, hélas ! tout cet espoir qui sombre ?
Tant de sang répandu, tant d'innocents punis ?
Pourquoi tant d'échafauds ? pourquoi tant de bannis ?

Pourquoi ?... Mais n'est-ce pas la destinée humaine ?
N'est-ce pas là toujours l'éternel phénomène
Qui veut que tout s'enfante et vienne dans les pleurs ?
Le froment naît du sol qu'on déchire ; les fleurs
Les plus douces peut-être éclosent sur les tombes ;
L'Eglise a pris racine au fond des catacombes :
Pas une œuvre où le doigt divin s'est fait sentir,
Qui n'ait un peu germé dans le sang d'un martyr !

Nos franchises, à nous, viennent du sang des nôtres.
Oui, ces persécutés ont été des apôtres.
Quoique vaincus, ces preux ont pour toujours planté
Sur notre jeune sol ton arbre, ô liberté !
Ils furent les soldats de nos droits légitimes ;
Et, morts pour leur pays, ces hommes—les victimes
De ces longs jours de deuil pour nous déjà lointains—
Ont gagné notre cause et scellé nos destins !

Et maintenant, cinglant vers la rive nouvelle,
Voyez bondir là-bas la blanche caravelle,

Toujours le pavillon de France à son grand mât !
Elle navigue enfin sous un plus doux climat ;
Une brise attiédie enfla toutes ses voiles ;
Sous sa proue un flot clair jaillit, gerbe d'étoiles ;
Les reflets du printemps argentent ses huniers ;
Sur sa poupe, au soleil, paisibles timoniers,
— Car la concorde enfin a complété son œuvre, —
Consultant l'horizon, veillant à la manœuvre,
Se prêtent tour à tour un cordial appui
Les ennemis d'hier, les frères d'aujourd'hui !
Deux vaisseaux de haut bord à la vaste carène,
Promenant sous les cieus leur majesté sereine,
Avec son équipage échangeant, solennels,
De moments en moments des signaux fraternels.
Du haut de la vigie un mousse a crié : *Terre !*
Et sous les étendards de France et d'Angleterre,
Fiers d'un double blason que rien ne peut ternir,
Nos marins jettent l'ancre au port de l'avenir !

ENVOI

Et toi, Garneau, salut ! Salut à ta mémoire,
Fidèle historien de toute cette gloire !
Poète enthousiaste et modeste érudit,
Au-dessus de ce cadre immense et poétique,
Ainsi qu'un médaillon antique
Ton mâle profil resplendit !

Tu chantes nos exploits ; nos héros tu les comptes ;
Avec quel sentiment d'orgueil tu nous racontes
Le passé de ce peuple héroïque et chrétien !
Mais, parmi les grands noms exhumés par ta plume,
Il en manque un dans ton volume,
Et ce nom, Garneau, c'est le tien !

Eh bien, nous l'y mettrons, nous, tes humbles disciples !
Ton génie a tressé des couronnes multiples
Pour tous nos Marius et pour tous nos Catons !
Nous voulons, — droit sacré, dettes nationales ! —
Que ton nom vive en nos annales,
Et brille sur tous nos frontons !

LOUIS FRÉCHETTE.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite.)

XIII

DISTANCE DES ASTÉROÏDES AUX PLANÈTES VOISINES ET
À LA TERRE. — COMMENT LEURS ORBITES S'ENTRE-
LACENT. — LEUR VOLUME.

S'il était vrai que le peuple des astéroïdes fût né de l'explosion d'une planète gravitant autrefois entre Mars et Jupiter, il serait facile de concevoir qu'à ce moment formidable, les fragments, lancés dans toutes les directions, durent aller se fixer les uns ici, les autres là, les uns plus près de Jupiter, les autres près de Mars. Il s'ensuivrait qu'ils décriraient autour du centre commun, le Soleil, des orbites plus étendues ou plus restreintes, selon qu'ils se rapprocheraient de l'une ou l'autre de ces planètes. Quoi qu'il en soit de cette origine peu vraisemblable des astéroïdes, leur distribution entre les deux planètes avoisinantes est absolument telle. Si leurs mouvements combinés les disposaient sur une ligne droite entre Mars et Jupiter, ils occuperaient un espace de 67,340,000 lieues, de 4 kilomètres chacune. Le plus éloigné du Soleil et de la Terre, et partant le plus proche de Jupiter, dont il n'est séparé que par une distance de 46 millions de lieues, est Hilda ; Méduse, au contraire, est l'astéroïde le plus rapproché de Mars et de nous ; elle n'est éloignée de Mars que de 22 millions de lieues. Ainsi, cette zone du ciel qu'on regardait comme déserte au point de n'avoir pas même un habitant, est au contraire si peuplée d'astres, qu'il y a à peine un vide entre eux et leurs voisins.

Deux choses frappent celui qui considère la distribution des astéroïdes dans leur zone. La première, c'est qu'ils sont de beaucoup plus nombreux du côté de Mars que du côté de Jupiter : c'est peut-être dû à ce que, la distance étant plus grande, beaucoup de ces petits astres sont invisibles à nos yeux ; dans ce cas, la différence ne serait qu'apparente. L'autre, c'est que souvent, à la même distance, on trouve deux, quatre, six et même sept astéroïdes. Ainsi, en prenant pour unité la distance entre le Soleil et la Terre, à la distance de 2,77, on voit tout ensemble Cérés, Pallas, Lœtitia, Alcène, Thisbé, Sirona et Gallia. D'où il suit que si, par exemple, Alcène parcourait son orbite en 1,860 jours, Thisbé en 1,861, Gallia en 1,865, et que si leurs orbites étaient sur le même plan, les plus lents finiraient par être rejoints par les plus rapides, et qu'il en résulterait chaque fois pour ces petites planètes un cataclysme facile à imaginer.

Mais le Créateur y a pourvu en donnant aux orbites de ces astéroïdes une inclinaison diverse ; quelques-unes d'entre elles, contre tout ce qu'on remarque dans les planètes, forment un tel angle avec l'écliptique qu'elles

sortent du zodiaque. Par exemple, Pallas s'éloigne de 32° de l'écliptique ; et parfois, Euphrosine fuit de l'équateur jusqu'à la distance de 49° ; alors elle nous apparaît comme l'une des étoiles polaires de l'hémisphère boréal en attendant qu'elle aille prendre une position identique dans l'hémisphère austral. La diversité qui existe entre les distances, les inclinaisons et même les excentricités explique comment ces centaines d'astres peuvent tourner, se suivre, entrelacer leurs orbites avec une harmonie indescriptible, sans que jamais un choc imprévu vienne en altérer la beauté. Qui a vu parfois des jongleurs maintenir en mouvement dans les airs une vingtaine de boules qui montent et descendent sans jamais se rencontrer, et qui a admiré leur étonnante dextérité trouverait sans doute indigne de la Sagesse Divine de dire qu'elles aient voulu représenter un semblable jeu dans cette zone élégante du ciel ; qu'il se rassure, cependant, en pensant que les boules sont des centaines de petits mondes lancés au milieu d'un labyrinthe d'orbites planétaires à des millions et des centaines de millions de kilomètres.

Ce qui rend cette danse plus compliquée encore, ce sont les efforts faits par Jupiter et Mars pour la troubler par leurs attractions incessantes ; Jupiter surtout, en raison de sa masse immense, doit exercer une grande influence. Aussi, celui qui considère combien Hilda et même Ismène sont rapprochées de cette planète, pensera qu'elles sont dans un danger continuel d'être jetées hors de leurs voies et attirées par elle ; et cependant, depuis que le monde est monde, elles ont passé des milliers et peut-être des centaines de milliers de fois dans le voisinage immédiat de Jupiter, là où son influence sur elles était plus grande et plus grande aussi leur tendance vers lui, et elles ont toujours eu la force de déjouer sa puissance et de rentrer librement dans le chœur de leurs sœurs.

Et ceci n'est pas le fait propre de Hilda et de sa voisine ; c'est la condition commune de tous les astéroïdes en raison de la distance plus ou moins grande qui les sépare de leurs puissantes voisines. Aussi, est-il arrivé plusieurs fois que l'un d'eux, découvert auparavant par des observateurs, disparaissait ensuite et avait à être recherché du côté où l'avait attiré en dehors de son orbite l'influence de l'une des deux planètes ou quelquefois l'influence réunie des deux.

C'est ce qui rend vraisemblable l'hypothèse d'après laquelle ces petites planètes ne seraient pas dues à l'explosion d'une planète primitive, mais à l'empêchement mis par l'attraction de Jupiter à la formation d'une grosse planète régulière dans cet espace céleste ; quelques-uns ont voulu même en voir un indice dans la distribution des astéroïdes dans leur zone, dans l'ordre de leurs groupements et de leurs intervalles. Ainsi se seraient formés ces joyaux du firmament ; Vesta, le plus grand, n'a que 400 kilomètres de diamètre, Cérés en a 350, Pallas 270, Junon 200, Egée 160, Eunomie 150, Hébé et Lœtitia 145, Isis 140, Amphitrite 130, et ainsi les autres jusqu'à Sapho, Maia, Atalanta et Echo, qui peuvent mesurer à peine 30 kilomètres : tous ensemble, les astéroïdes forment une masse moindre qu'un tiers du globe terrestre. Il en est sans aucun doute un très grand nombre beaucoup plus petits encore, et par conséquent invisibles de la Terre même avec les meilleurs instruments.

Sur de tels globes, la gravité ne nous fixerait point au sol comme sur le nôtre ; un habitant de Méduse qui observerait le temps où Mars s'est éloigné sur son orbite jusqu'au delà du Soleil, pourrait, sans un effort bien violent, sauter de l'astre dans les espaces terrestres. Pour nous, plus prudents, nous nous contenterons de passer tranquillement de cet astéroïde à la station la plus rapprochée, c'est-à-dire en Mars, qui est de toutes les planètes la plus connue et la plus semblable à la nôtre.

GRULLO.

(A suivre.)

DE TOUT UN PEU

On sait que le grand prix de Paris a été gagné cette année par un cheval français, ce qui a causé une grande joie parmi les chauvins de Paris. *Frontin*, le vainqueur, n'est pourtant français que par son propriétaire ; c'est un *racer* britannique pur sang : n'importe, on se contente de peu. Il appartient à la France comme les faux cheveux qu'une femme a achetés pour remplacer les absents. Ce triomphe hippique met en verve le chroniqueur de l'*Illustration* :

Frontin ! Frontin ! Frontin ! Depuis huit jours, ce nom glorieux est sur toutes les lèvres, comme il est imprimé sur les foulards et chanté sur les lyres des poètes hippiques (ne pas lire épiques). Hurrah pour le duc de Castries ! Il a vaincu ses rivaux, et les Anglais n'ont point, cette fois, triomphé au Grand-Prix de Paris !

Mais que vais-je raconter là des histoires vieilles d'une semaine ? Eh bien ! assez, *Frontin* est vainqueur. Un beau soleil, un peu chaud, avec des nuages sombres

qui ont eu la politesse de ne point crever, a fêté ce grand jour des courses parisiennes. *Frontin* a dépassé *Farfadet*, dépassé *Saint-Blaise*, éclipsé tous les autres et, glorieux depuis Chantilly, ce " noble coursier " se repose aujourd'hui sur une litière qui ne lui semble pas moins douce, quoiqu'elle ne soit pas spécialement faite des lauriers qu'il a gagnés.

Frontin est entré au galop dans le Panthéon spécial des chevaux vainqueurs, à côté de *Gladiator* et de *Saint-Christophe*, et Swift, qui préfère les chevaux aux hommes, ajouterait à son *Gulliver* une page louangeuse dans son *Voyage chez les Houyhnhnms* pour célébrer le triomphe de *Frontin*. Le magnifique cheval du duc de Castries n'est pas cependant aussi fameux que le fameux *Eclipse*, né dans le haras du duc de Cumberland pendant l'éclipse de soleil de l'été de 1764, dressé par un braconnier, et qui ne fut jamais vaincu. Son maître, O'Kelly, voulait vendre *Eclipse* 20,000 livres sterling comptant (500,000 francs) et une rente viagère de 500 livres (12,500 francs). Avec un poids de 168 livres, *Eclipse* faisait quatre mille anglais en huit minutes. Je ne réponds pas que *Frontin* n'en puisse faire autant.

Toujours est-il que les hommages antiques rendus par Caracalla à son cheval, *Eclipse* les connut aussi. Quand il se rendait à Epsom, c'était dans sa voiture, attelée de deux chevaux, avec son groom à côté de lui. Il mourut en février 1789, à l'heure où les rois étaient menacés par le vent nouveau. On pesa son cœur comme on pèserait aujourd'hui le cerveau d'un grand homme. Et on lui fit aussi des funérailles princières. A son enterrement, on servit de la bière et des gâteaux aux assistants, comme on l'avait fait lors de la mort de *Godolphin Arabian*, autre cheval illustre dont Eugène Sue a raconté la légende dans un de ses romans.

Un romancier nouveau écrira peut-être, un jour, la légende de *Frontin*. Ce qui est certain, c'est que jamais général vainqueur, poète triomphant, homme d'Etat acclamé, politicien populaire et aimé (il y en a très peu), ne réussit à grouper autour de lui une *chambre* pareille à celle qu'avait, l'autre jour, pour l'acclamer, le cheval du duc de Castries.

Un pareil jour de courses, c'est une immense *première* en plein air. Le lendemain, dans les comptes rendus, tous les noms parisiens ou exotiques se trouvent côte à côte.

Je cherche depuis longtemps à caractériser le temps où nous vivons. Je crois que je lui ai trouvé sa définition. C'est l'*Age des noms propres*.

Ouvrez un journal ; vous n'y trouverez que des majuscules. On signale, à la fois, au Grand Prix, à tel raout, à tel dîner, à tel enterrement, à telle première, une longue, longue et uniforme liste de célébrités plus ou moins ignorées qui font inévitablement partie de la nomenclature parisienne.

On ne vit que pour le journal et on ne s'inquiète que du journal. Une marquise qui donne un bal, au lieu de jouer purement et simplement de la joie de recevoir ses invités, songe, avec inquiétude, pendant sa fête : " Bon Dieu ! qu'en dira *Etincelle* ? "

Etincelle a de l'esprit et du goût ; *Etincelle* n'aura que des épithètes aimables pour la marquise. Mais quelles angoisses en attendant que l'article ait paru !

Un homme perd un de ses parents. Sous l'accablement même de sa douleur, il pense pourtant à faire prendre note sur un carnet de toutes les notabilités qui lui font l'honneur d'accompagner jusqu'à la dernière demeure celui qu'il a perdu.

Tout en suivant le convoi, il dit tout bas, entre deux sanglots, au reporter qui prend la liste des assistants :

— N'oubliez pas M. de Cumont, qui a pris la peine de se déranger. Et si vous voulez un mot qu'il m'a dit... Ancien ministre, M. de Cumont, vous savez ?

Et le reporter ne suffit pas. On invite aussi le reporter du crayon, le dessinateur, qui prendra un croquis de la figure des assistants en deuil. Si on pouvait avoir un *bois* dans un journal illustré ! Quel relief, pour des funérailles si touchantes !

La publicité se fourre partout. Partout. Les très élégants et très spirituels membres du cercle de l'Union artistique — les *Mirlitons* — donnent, chez eux, place Vendôme, entre intimes, une fêerie écrite gaiement par des gens de talent : le lendemain, dans tous les journaux, paraît, sous la rubrique officielle, *Premières Représentations*, le compte rendu de la fêerie intime : le *Mirliton enchante*.

Pas de différence entre la comédie de société et la comédie des planches. Le huis-clos s'ouvre tout à coup sur les journaux qui tirent à cent mille exemplaires et ces petites fêtes intimes sont racontées par le menu au monde entier.

Ah ! c'est qu'on veut voir son nom imprimé ! *L'Age des noms propres*, je vous dis !

Et des amours-propres !

Parlant d'un acteur qui vient de mourir, le même chroniqueur raconte une curieuse anecdote à son sujet :

Dans la *Chatte Blanche*, Williams représentait pré-



MERE

Tableau de M. Louis Deschamps. — Salon de 1883

(Gravure de M. Baudo.)

ciément un roi vaincu par S. M. Lebel, le roi Matapa, réduit à la plus effroyable misère, et il y avait là une scène extraordinaire où Matapa ayant à offrir un déjeuner de gala, faisait appeler son maître queux.

—Voyons, qu'est-ce que nous avons dans le garde-manger ?

—Dans le garde-manger, sire ?

—Oui !... *Heim !* Je vous demande où nous en sommes des provisions !

Et le cuisinier, gravement :

—Il n'y a plus qu'un restant de gigot, sire !

Le ministre des finances arrivait alors, son portefeuille collé sur la poitrine et saluait, sans quitter d'un doigt le maroquin.

—Qu'est-ce que vous avez donc, Excellence ? demandait le roi Matapa. Vous tenez donc bien à votre portefeuille que vous le pressez comme cela sur votre cœur ?

—Sire, répondait le ministre, j'y tiens ! "oui" par dévouement à Votre Majesté. Mais ce n'est pas pour cela que je le serre contre ma poitrine ! C'est que les finances sont en si mauvais état, que je n'ai pas de quoi m'acheter un pourpoint neuf. Or, le mien est si vieux, qu'il est tout déchiré par devant. Alors je bouche le giron avec mon portefeuille, afin de ne pas inspirer de défiance au peuple !

—Bien, cela ! disait le roi Matapa.

—Mais ce n'est pas tout, sire, reprenait le ministre. Mon pourpoint a non seulement craqué par devant, mais il s'est affreusement déchiré dans le dos !

Le roi ne se démontait pas.

—Ce n'est que cela ? Voici un autre portefeuille ! C'est celui de la guerre ! Vous serez ministre des finances et ministre de la guerre ! Et, de cette façon, vous pourrez tenir votre portefeuille d'une main par devant et de l'autre par derrière. Votre pourpoint paraîtra tout neuf.

—Oh ! sire, que de bontés !

Et que de rires faisaient naître ces bouffonneries débitées par Williams avec une bonne foi admirable ! Montrouge, le compère du théâtre de l'Athénée, qui vient de prendre sa retraite, avait un peu de la voix si drôlement cassée de Williams !

Et, avec l'âge et le temps, le roi de féerie était exilé du théâtre. Williams n'avait plus de rôles. Les drôleries de l'opérette avaient renversé le trône de Matapa. Williams serait peut-être mort de faim sans M. Victor Koning, qui lui avait donné un petit emploi au théâtre de la Renaissance. Williams jouait là les figurants, les courtisans sans conséquence, après avoir porté la couronne de S. M. Coquesgrue XXIII.

* * *

On se rappelle que le télégraphe a annoncé qu'un duel avait eu lieu entre deux littérateurs français à la mode, MM. Daudet et Delpit. C'est un article du *Paris*, signé de M. Albert Delpit, qui a amené cette si regrettable rencontre ; c'était une chronique intitulée : *Causerie de portraits*. M. Delpit, à la façon de Lucien et de Fénélon, y faisait converser nombre d'illustrations défuntées, à propos des dernières candidatures académiques au fauteuil de Jules Sandeau.

Chateaubriand disait de M. Alphonse Daudet :

Il a proprement décarcassé mon style... Et je lui rends cette justice qu'il emploie encore plus d'épithètes que moi... Je sais bien qu'il manque d'imagination. Mais on ne peut pas tout avoir. Il est élégant, fin et distingué. C'est un vrai poète, et des plus délicats... Je sais bien qu'il a souvent imité un romancier anglais...

Lamartine.—Sir Charles Dickens.

Chateaubriand.—C'est cela même !

Suivait ce dialogue, évidemment contestable, mais qui n'est qu'un échange d'opinions :

—Personne ne devrait se présenter en concurrence avec M. Edmond About.

—C'est Coppée qui ferait ça, mais pas Daudet !...

MM. Coppée et Daudet ont assez de talent pour ne pas s'effacer devant personne. L'Académie n'a à peser, d'autre part, que le talent littéraire, également réel, de M. About—et non l'ancienneté.

Mais toutes les susceptibilités, mêmes excessives, sont respectables. Si nous croyons devoir rappeler l'origine de ce duel qui aurait pu avoir des suites encore plus funestes, c'est pour exprimer notre égale sympathie à deux écrivains aimés du public.

NÉCROLOGIE

En cette ville, le 16 courant, est mort subitement, à l'âge de 59 ans et 46 jours, Ferdinand-C. David, ci-devant membre de l'Assemblée Législative de la province de Québec, et échevin de la cité de Montréal.

LA VEUVE DE LORIMIER

C'est dimanche dernier qu'à eu lieu, à l'Assomption, la démonstration annoncée par les journaux. Il s'agissait d'offrir un témoignage d'estime à la veuve de Chevalier de Lorimier. Des centaines de Montréalais ont pris part à cette fête. Beaucoup d'habitants des paroisses voisines de l'Assomption sont venus aussi grossir la foule.

Madame de Lorimier était indisposée et ne put se rendre à la séance. En conséquence, les membres du comité se rendirent à deux heures chez elle, où ils lui présentèrent un chèque de mille piastres, produit de la plus grande partie de la souscription, avec l'adresse suivante, qui fut lue par M. David :

" A madame Thomas-Chevalier de Lorimier et ses enfants.

" Thomas-Chevalier de Lorimier, mourant pour la liberté de son pays, avait confié sa mémoire et ses enfants à son épouse et à ses compatriotes.

" Quarante-quatre années de deuil et de dévouement démontrent que sa confiance en vous était bien placée. Vous avez dignement porté son nom et fidèlement exécuté ses dernières volontés.

" A la nation incombait le devoir sacré de faire sa part, d'acquitter la dette immense qu'elle a contractée envers ceux qui sont morts pour lui donner la liberté dont elle jouit maintenant. " O mes compatriotes, avait dit de Lorimier, je meurs pour vous, pour notre pays ; j'espère que ma mort vous sera utile."

" Oui, sa mort nous a été utile, elle a appris à respecter une nation capable de produire de pareils dévouements. Elle a montré que sur les échafauds comme sur les champs de bataille, nous savions mourir pour nos droits et nos libertés.

" La mort de votre époux, madame, a été celle d'un héros. Ses dernières paroles mériteraient d'être inscrites sur nos monuments et nos édifices publics ; car jamais leçons plus éloquente de patriotisme ne furent données à un peuple.

" Oh ! madame, il faut lire les pages qui contiennent ses dernières pensées pour apprécier la grandeur de la perte que vous avez faite, et les souffrances que vous avez si généreusement supportées.

" Ce que nous vous offrons est peu de chose pour tant de sacrifices, mais au moins ce sera pour vous, madame et mesdemoiselles, la preuve que la nation s'est souvenue enfin de celui que vous avez tant pleuré.

" Puisse notre modeste offrande être une consolation pour vous et un encouragement pour tous ceux qui se dévouent à la patrie.

" Recevez, madame et mesdemoiselles, les vœux sincères que nous formons pour votre bonheur.

" L.-O. DAVID,

" Président du comité.

" LOUIS FRÉCHETTE,

" Vice-président.

" H. BEAUGRAND,

" Secrétaire."

Madame de Lorimier, émue, se levant de son fauteuil, répondit en ces termes :

" Je vous remercie, messieurs, en mon nom et au nom de mes enfants. Je n'ai pas d'expressions pour vous dire ce que je ressens, vous devez le comprendre. Je ne pourrai pas vivre assez longtemps pour reconnaître ce que vous faites pour moi, pour la mémoire de mon mari surtout. Oui, je vous remercie de tout mon cœur, car ce que vous faites prouve que vous appréciez ce que mon infortuné mari a fait pour la liberté de son pays."

Ces paroles furent prononcées avec beaucoup de fermeté. Cet effort a paru épuiser les forces de cette digne femme.

L'après midi, au collège, il y eut une grande séance. Plus de mille personnes y assistaient.

M. L.-O. David, le principal organisateur de cette démonstration, prononça un discours patriotique qui fut largement applaudi. M. Beaugrand, de la *Patrie*, a dit de fort jolies choses qui lui ont valu les plus chaleureux applaudissements. M. Louis Fréchette a récité la belle poésie que nous publions dans notre première page de ce jour. Inutile d'ajouter que notre poète-lauréat a su captiver son auditoire. Le maire de Montréal, M. Beaudry, qui représentait les honorables MM. Mousseau et Taillon, et le Dr Fortier ont prononcé de magnifiques discours.

Nous aurions voulu raconter en détail tout ce qui s'est passé à l'Assomption dimanche dernier. Le cadre de notre journal ne nous le permet malheureusement pas.

Le Révérend M. Dorval, curé de l'Assomption a fait tout le possible pour ses hôtes de dimanche dernier : messe et vêpres, allocution de bienvenue fort touchante par le curé, musique et chant, rien n'a manqué. Les citoyens de l'Assomption ont noblement fait leur devoir. Les étrangers qui les ont visités dimanche n'oublieront pas la réception dont ils ont été l'objet.

Quelques-uns de nos artistes-amateurs de Montréal se sont fait entendre à cette fête. Mlle Pelletier a chanté un fort joli morceau ; elle était accompagnée par madame St. Pierre. M. H.-C. St. Pierre, avocat, qui avait chanté le matin, à la messe, a bien voulu chanter à la séance de l'après-midi. N'oublions pas notre habile violoniste, M. DeSève, qui a voulu y apporter aussi sa part de talent. La musique de *L'Harmonie*, sous la direction de M. Hardy, a fait les délices de tous ceux qui ont été témoins de la démonstration de Lorimier, qui comptera pour une des plus belles.

LES REQUINS DU GOLFE

Dans le fleuve Saint-Laurent se trouvent de nombreux habitants qui, s'ils étaient mieux connus, contribueraient pour une large part à l'avancement de la science en Canada. Le pêcheur lui-même, qui parcourt ces rivages, ignore bien souvent la présence d'un terrible ennemi ; il s'avance sans crainte, ne pensant point qu'un être vorace nage sans cesse autour de lui et cherche à le dévorer. En effet, le requin, l'un des animaux aquatiques les plus terribles, rend surtout ces parages redoutables pour les marins qui les fréquentent.

Parmi les nombreux représentants de la famille des squales, quatre espèces, jusqu'à ce jour, ont été remarquées dans les eaux canadiennes. Elles sont généralement connues de nos pêcheurs sous le nom de *marraiches*.

Mais avant de donner quelques détails sur ces rapaces du golfe, je crois qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt d'étudier un peu les mœurs générales de ces poissons et le rang qu'ils occupent dans la classification actuelle.

Le requin, cet animal féroce, est répandu dans toutes les mers du monde, et partout il est l'effroi des animaux qui s'y trouvent habituellement ou par hasard ; intrépide et audacieux, il poursuit avec acharnement le poisson qui fuit à sa vue et attaque sans distinction les plus forts comme les plus faibles ; il mange de tout ce qui a vie : poissons, mollusques, crustacés, etc., tout est du ressort de son estomac insatiable. L'homme surtout paraît être la proie qu'il recherche de préférence ; il suit les vaisseaux pour dévorer les cadavres qu'on jette à l'eau ou les matelots que les accidents forcent à se jeter à la mer, et même il s'élançait sur l'imprudent qui se laisse voir en dehors du vaisseau.

Il ne quitte jamais ce dernier, dans l'espoir que le naufrage lui livrera le corps de quelque malheureux, et souvent, pour atteindre cette chair qu'il cherche avidement, il fait des efforts prodigieux. On raconte à ce sujet un fait qui démontre bien son opiniâtreté ainsi que la force musculaire de sa queue et de la partie postérieure de son corps. Sur un navire allant à toute voile, on avait suspendu le cadavre d'un nègre au bout d'une vergue élevée à plus de vingt pieds au-dessus du niveau de la mer ; on vit alors un requin s'élançer à plusieurs reprises vers cette dépouille, l'atteindre, la déchirer par lambeaux, et cela, malgré les cris et les attaques de l'équipage.

Dans la classification ichthyologique, le requin appartient à l'une des deux sous-classes, appelée chondroptérygiens ou poissons cartilagineux, qui est la moins nombreuse en espèces, puisqu'elle ne renferme que les esturgeons, les requins, les raies, le flétan, la scie et quelques autres ; tandis que celle des ostéoptérygiens ou poissons osseux, comprend tous les autres poissons.

Parmi les caractères principaux qui servent de base à la division de ces deux groupes, un des plus saillants repose sur la nature du squelette qui est ossifié dans les ostéoptérygiens, tandis que chez les chondroptérygiens il est à l'état de cartilage, et sa structure est plus homogène ; la matière calcaire, au lieu de pénétrer dans l'intérieur même de l'organe, s'arrête à sa superficie.

On reconnaît les requins à la forme allongée de leur corps, à leur queue grosse et charnue, et à leurs pectorales de grandeur médiocre. Presque tous ont deux dorsales et une caudale divisée en deux lobes, dont le supérieur est toujours plus allongé ; leurs branchies s'ouvrent au dehors par cinq, six ou sept ouvertures situées de chaque côté du cou, et leurs yeux, ordinairement petits, sont placés sur les parties latérales de la tête ; leur mâchoire supérieure est saillante, et sous cette mâchoire s'ouvre une grande gueule armée de dents tranchantes et dentelées en scie sur leurs bords. Ces dents, à l'âge adulte, sont réparties en cinq ou sept rangées.

Quoique les espèces qui fréquentent les eaux salées du Saint-Laurent soient de petite ou moyenne taille, et par cela même moins dangereuses que les grandes espèces océaniques qui mesurent jusqu'à trente-six pieds de longueur, cependant, trop de confiance dans ces poissons pourraient avoir des conséquences funestes ; car quelques-uns peuvent faire l'amputation d'un bras ou d'une jambe tout aussi prestement que le ferait un disciple d'Hippocrate.

L'aiguillat commun (*Spinax acanthias*, Storer), qui est le plus petit de nos requins, ne mesure guère plus de trois pieds ; il est d'un bleu ardoisé en dessus avec

le dessous blanc-pâle, et ses nageoires dorsales sont pourvues chacune d'un fort aiguillon pouvant même infliger des blessures. A part cela, sa petite taille le rend à peu près inoffensif.

Le requin à courtes nageoires (*Seymnus brevipennis*, Storer), atteint parfois une longueur de six à sept pieds. Son corps est d'un gris de plomb qui devient plus foncé sur le dos. Le peu de développement de ses pectorales, qui paralysent en quelque sorte la vitesse de ses mouvements, le fait peu redouter des marins.

Vient en troisième lieu le requin du maquereau (*Lamna punctata*, Storer), long de dix pieds; sa couleur est d'un bleu ardoise foncé, blanchissant en dessous. Son nom lui vient de l'habitude qu'il a de poursuivre, pour s'en nourrir, les bancs de maquereaux et de harengs. Ce requin est redouté avec raison, car sa gueule est armée d'une manière formidable, et si l'on juge de la rapidité de ses mouvements par ses longues et puissantes nageoires, il doit être doué, d'une force et d'une agilité peu communes.

Ces trois espèces, que l'on voit assez souvent représentées au musée ichthyologique de l'Université-Laval par de très beaux spécimens, dont les deux premiers sont dus à la générosité de l'hon. P. Fortin, auquel cette institution est également redevable d'un grand nombre de pièces zoologiques rares ou difficiles à se procurer, même à prix d'argent. L'autre est dû à l'obligeance de M. N. Lavoie, M.D.L., autrefois commandant de *La Canadienne*.

Ces dons constituent de précieuses acquisitions pour le musée zoologique, qui, par sa grande variété de spécimens, fait l'étonnement de plus d'un visiteur.

Enfin, la dernière espèce nommée le requin à longue queue (*Carcharias vulpes*, Cuv.), est d'un bleu ardoisé en dessus avec les parties inférieures d'un blanc sale, tachetées de bleuâtre; sa longueur totale est de treize pieds. Ce curieux animal a été vu et capturé pour la première fois à Percé, il y a trois ans. Le développement extraordinaire du loche supérieur de sa queue, qui n'atteint rien moins que six pieds et demi de long, tandis que l'inférieur ne dépasse guère huit pouces, lui donne un aspect fort singulier et lui assure en même temps une arme redoutable d'attaque et de défense. Doué d'un gouvernail aussi puissant et de pectorales fortes et longues, ce requin doit être fort agile dans ses mouvements et parcourir en peu de temps des distances énormes.

L'Université-Laval de Québec a fait l'acquisition de cette rare espèce, surnommée le *fléau*, par quelques marins. Elle figurait dans son musée jusqu'au départ de la collection de poissons faite par le gouvernement pour l'exposition de la marine et des pêcheries à Londres.

Espérons que ces quelques détails serviront de motifs à des observations sérieuses de la part de nos marins et auront pour résultat la découverte probable des nouvelles espèces.

C.-E. DIONNE.

CLUB DE NATATION

L'assemblée annuelle du Club de Natation de Montréal, sous la présidence M. A.-G. Lord, a eu lieu la semaine dernière au Mechanic's Hall. Après la lecture du procès-verbal de la dernière assemblée, les rapports annuels ont été lus et adoptés.

Le rapport du président signale le fait que la saison de l'an dernier a été plus prospère que les précédentes. Bien que le printemps ait été froid et tardif, le nombre des membres avait augmenté de 667 à 756, c'est-à-dire de 229 hommes et 527 jeunes garçons.

Grâce à l'administration économique du trésorier, le club a en caisse la plus forte balance qu'il ait encore eue, ce qui permettra de faire de nouvelles améliorations. Un grand nombre de personnes ont assisté aux courses annuelles, et MM. G.-B. et J.-H. Burland sont devenus membres à vie.

Le rapport du trésorier, M. J. Kruse, établit que les recettes de la dernière année ont été de \$607.18, et les dépenses de \$488.01, laissant une balance en caisse de \$119.17.

L'élection des officiers pour l'année courante a donné le résultat suivant: Président, M. H. Swain; 1er vice-président, Dr Finnie; 2nd vice-président, M. R. Thompson; secrétaire, M. R. Darling; trésorier, M. J. Kruse; gérant, le lieutenant-colonel Labranche.

Comité exécutif: MM. R. Reinhold, C. de Salaberry, G. Porteous, A. Bonin, W. Dodd, J. Simmons et G. Garth.

Sur motion du Dr Finnie, il a été résolu de nommer membres à vie les anciens et présents secrétaires et trésoriers du club, c'est-à-dire MM. D. Major, avocat, R. Gwilt, R. Darling et J. Kruse.

Il a aussi été décidé de faire un don au colonel Labranche, à la fin de chaque saison, pour le récompenser de ses importants services.

Et l'assemblée a été ajournée.

BIBLIOGRAPHIE

Le Chansonnier des Familles, 1 vol. in-18, prix: 30 cents. J.-B. Rolland et Fils, libraires-éditeurs, 12 et 14, rue Saint-Vincent, Montréal.

Nous ne doutons pas que nos lecteurs accueilleront avec plaisir ce nouveau *Chansonnier des Familles* qui contient d'abord les anciens chants canadiens que nos pères chantaient si bien dans les réunions de famille du bon vieux temps, et de plus, un joli choix de romances, chansons comiques, etc.

Ce volume contient plus de deux cents chansons, dont une dizaine sont accompagnées de la musique.

UNE EXÉCUTION AU TONQUIN

Il ne manque pas encore aujourd'hui de braves gens qui s'imaginent que les Tonquinois sont un peuple primitif, dépourvu de toutes les notions qui font l'honneur des nations occidentales.

C'est une grave erreur. On est très moderne au Tonquin, la mécanique y est en très grand honneur, et l'on ne s'imaginerait que difficilement jusqu'où ils savent en pousser les applications.

Nous n'en voulons pour preuve que l'aimable trait suivant rapporté par un journal français:

Voici ce qu'a raconté à M. Jalipaux un voyageur qui arrive en droite ligne du pays des razières et des bambous, et qui, à la veille de son départ, a assisté au plus horrible et au plus étrange des spectacles.

Ce spectacle était celui d'une exécution. Le patient — un gaillard fort peu intéressant du reste, et qui avait assassiné cinq personnes pour les voler — avait été condamné au pal, et, dès le matin, on avait dressé l'instrument du supplice dans lequel éclatait toute l'ingéniosité des Tonquinois. Ne croyez pas, en effet, que ce pal consistât, comme en Chine ou dans le royaume de Siam, en un simple pieu de bois ou de fer! C'était infiniment plus compliqué.

Lorsque le condamné arriva, en effet, on le fit monter par un escalier jusqu'à une chaise en fer, installée à trois mètres de hauteur environ, au sommet d'une espèce de mât. On le fit asseoir sur cette chaise, on l'attachait solidement, on ôta l'escalier, et le bourreau se mit à tourner la manivelle d'une roue à crémaillère. Chaque tour de cette roue faisait descendre la chaise de quelques pouces le long du poteau, et le pointu de ce poteau — la chaise étant percée d'un large trou — pénétrait ainsi lentement dans le corps du supplicié.

L'exécuteur fit ainsi tourner sa hideuse mécanique, avec de sinistres craquements, pendant plus d'une demi-heure avant que le condamné cessât de donner signe de vie.

Durant les six premières minutes, le misérable n'avait pas jeté un cri et avait crispé ses dents sur une banane. Puis la douleur ayant été plus forte, il s'était mis à pousser des hurlements déchirants.

Quand il fut mort, on le détacha, on lava soigneusement l'appareil, on remonta la chaise et on laissa la mécanique en place, parce qu'elle devait encore servir le lendemain, cette fois pour un criminel d'Etat.

Chose tout à fait curieuse, une plaque fixée sur la roue de ce joli petit appareil indique que la *crémaillère* — évidemment détachée de quelque machine qui, une fois hors d'usage, a été brisée et vendue comme vieux fer — a été fabriquée au Creuzot (France).

CHOSSES ET AUTRES

M. L.-A. Sénécal a été nommé commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur.

Son Honneur le lieutenant-gouverneur Robitaille est parti pour New-Carlisle pour une vacance d'un mois.

Une dépêche annonce que les pèlerins de Montréal sont arrivés à Liverpool mardi matin, à 5 heures. Tous en bonne santé.

Il est rumeur à Winnipeg que sir A.-T. Galt succèdera à M. Dewdney, comme gouverneur du Nord-Ouest.

Les relations entre la France et le Vatican se sont améliorées depuis l'échange de la dernière correspondance.

Des avis mandent que le général Bouet, commandant des troupes françaises au Tonquin, est arrivé à Hanoi le 15 juin.

Le niveau du St-Laurent devant la ville a baissé sensiblement. Plusieurs rochers ont été mis à nu entre Montréal et St-Lambert.

Il a été décidé que si le comte de Paris est reconnu comme l'héritier au trône de France, il ira à Rome présenter ses hommages au Pape.

On annonce que le marquis de Lansdowne, notre nouveau gouverneur-général, s'embarquera pour le Canada le 11 octobre prochain.

L'élection de M. Dumoulin, à Trois-Rivières, a été annulée, et l'*Événement* annonce que MM. Mailhot et Turcotte ont posé leur candidature.

MM. St-Louis et frère ont commencé les travaux de démolition et de reconstruction du *drill shed*, dont ils sont chargés par le gouvernement fédéral.

Le R. P. Ouellet, O.M.I., attaché depuis plusieurs années à la desserte de l'église St-Pierre, de Montréal, est parti pour Manitoba. Le R. P. Ouellet résidera à Winnipeg.

Le contrat pour la construction du chemin de fer du lac St-Jean, avec M. J. Beemer, a été signé à Québec. Cette nouvelle ligne devra être terminée en décembre 1886.

Le gouvernement chinois a chargé M. Makien, diplomate européen, de conduire avec le gouvernement français les négociations au sujet de la question du Tonquin.

Le Tonquin est en pleine anarchie. Les Français ont déjà fait pendre bon nombre de maraudeurs qui, organisés en bandes, font feu sur les avant-postes français.

A une assemblée des membres de l'Union St-Joseph, il a été décidé de donner à l'Hôpital Notre-Dame \$50 sur les profits de la dernière excursion de la société à Québec. Les profits de l'excursion ont été de \$350.70.

Les messieurs dont les noms suivent ont reçu le degré de bacheliers en loi à l'Université Laval: J.-T. Lorange, C. de Lanaudière, J.-O. Pelland, L.-A. Vallée, A. Lynch, J.-S. Poulin, D. Hennessy et P. Guy.

On annonce pour le mois d'octobre prochain la visite de lady Blandford, duchesse de Marlborough, sœur de lady Lansdowne, notre future vice-reine. Lady Blandford ferait partie de l'escorte du nouveau gouverneur-général.

Le gouvernement fédéral doit faire terminer les travaux de creusement du St-Laurent à Repentigny pour le parachèvement du quai qui doit être construit en face du village. Il est probable que les travaux recommenceront au mois d'août.

On a retiré jusqu'ici 80 cadavres de la cale du steamer *Daphne*, qui a sombré à Glasgow, alors qu'on le lançait. Le gouvernement a institué une enquête qui n'a rien révélé de nouveau jusqu'à présent en rapport avec l'accident.

M. R. Wilson, de St-Jean, P.Q., qui a obtenu un jugement de la Cour Suprême, à Ottawa, contre le Grand-Tronc, pour dommages par lui soufferts à la traverse du chemin de fer, a reçu le montant de son jugement de \$5,000 et intérêts, se montant en tout à \$6,316.25, les frais non inclus.

Alfred Damour, âgé de 14 ans, fils de l'ancien maître de poste de Ste-Philomène, s'est noyé la semaine dernière en se baignant dans le bassin de Châteauguay. Il était en compagnie de deux camarades et se jeta le premier à l'eau. Un instant après, il cria au secours, mais il disparut immédiatement. Son corps a été repêché deux heures après l'accident.

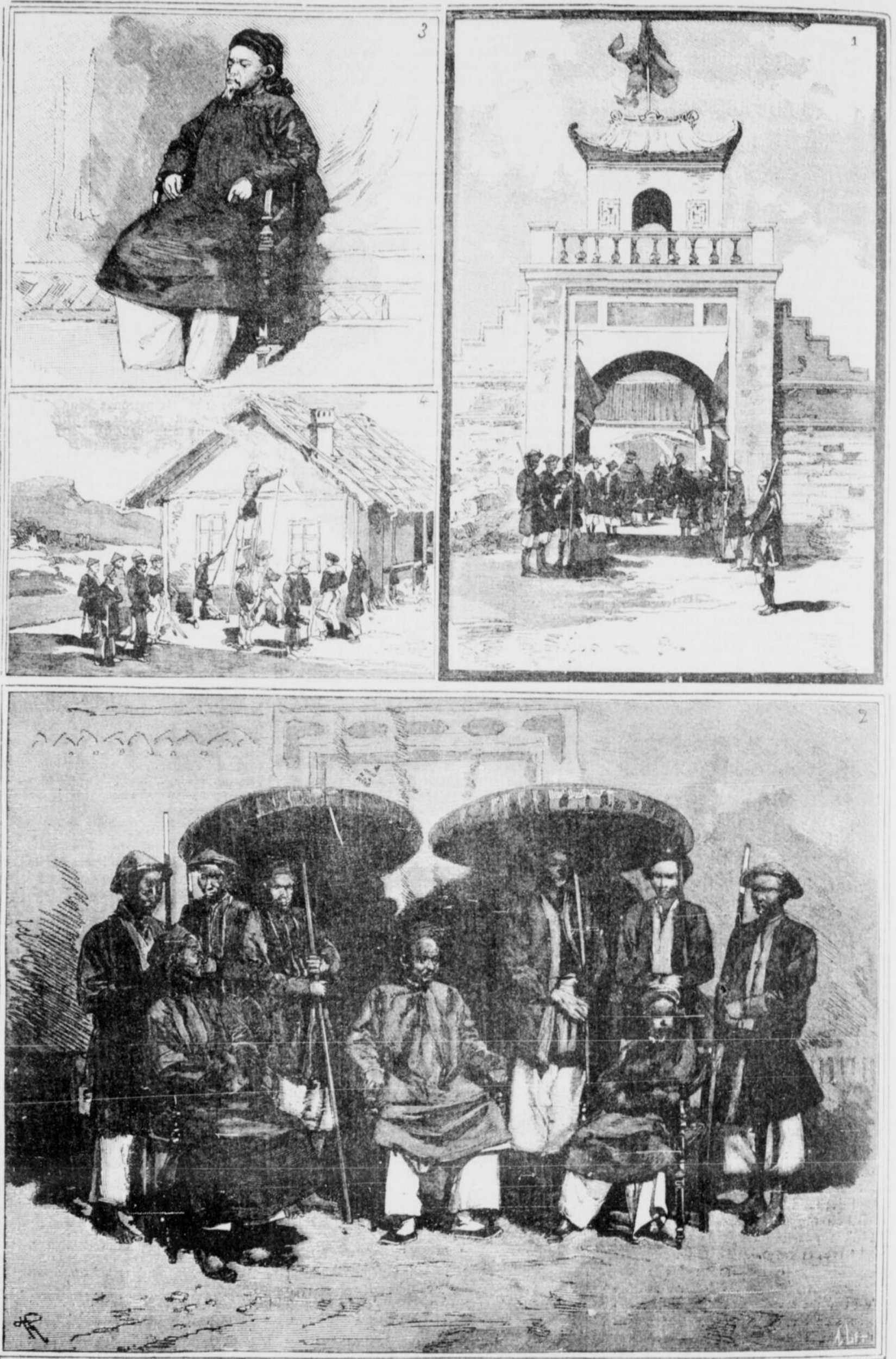
Le *Canadien*, de St-Paul, Minnesota, dit que nos compatriotes de cette localité s'occupent activement de rétablir sur un bon pied leur école française. Tant mieux. Que les Canadiens des Etats Unis ne l'oublient pas, les écoles françaises, pour eux comme pour les Canadiens d'Ontario, sont indispensables, s'ils veulent que leurs enfants conservent la langue nationale.

L'abbé Moigno, le savant Français bien connu, auteur d'ouvrages classiques très estimés, a réussi à former à Paris une compagnie au capital de \$150,000 dans le but de creuser la mer Rouge et le lac Salé afin d'y retrouver les charriots, les trésors, les armes et tout le bagage de l'armée de Pharaon, qu'il croit enfouis en cet endroit, sous les dépôts de sel. L'expédition est prête à quitter Marseille, mais elle y est retenue par l'apparition du choléra dans les ports de la mer Rouge.

Ne vous alarmez pas si vous souffrez des maladies du foie, des voies urinaires, des rognons, etc., parce que vous avez un remède certain dans les Amers de Houblon.

EXCURSION A TROIS-RIVIERES

Un comité choisi parmi les typographes de cette ville organise en ce moment un voyage de plaisir de Montréal à Trois-Rivières pour samedi, le 4 août prochain. Le magnifique vapeur *Canada* est engagé pour la circonstance. Nous donnerons le programme de cette fête dans notre prochain numéro.



1. Porte de la Douane annamite. — 2. Le Cuan-lée (mandarin de la douane) présidant la cour de justice. — 3. Le Chef de la justice à Haiphong. — 4. Escouade de pompiers indigènes

AU TONKIN. — Vues et types de Haiphong. — (Dessin de M. de Haene, d'après les photographies de M. X. Z. Y.)



LES CHATEAUX DES FAMILLES PRINCIÈRES FRANÇAISES

1. Château d'Eu. — 2. Lanterne du Château de Chambord. — 3. Chapelle du Château d'Amboise. — 4. Château de Chambord. — 5. Château d'Amboise.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

XIV

VAILLANCE CHRÉTIENNE

(Suite)

Pour lui, il passa une partie de la nuit à errer dans le parc. Il était très pâle et avait le cœur profondément agité. Peu à peu, il pensa avec plus de calme à son union possible (il la croyait même certaine), avec Marie-Sophie; mais au moment de remettre son âme sous le joug fleuri de cette affection humaine, l'image d'Annonciade se dressa dans son imagination disant dans un cri d'agonie: « Vous aimerez ma sœur! » Et, à la suite de cette vision disparue, il se rappela clairement ses protestations, ses serments, ses assurances que jamais une autre femme, et surtout celle-là, n'occuperait son cœur.

Fragilité du cœur humain! Sept mois seulement avaient passé sur cette tombe d'enfant, et déjà la trace en était comme effacée; Amédée, tout couvert de crêpes du veuvage, écoutait chanter dans un lointain radieux l'hymne joyeux de noces nouvelles.

Il eut quelques frissons. Manquait-il à une parole sacrée, était-il déloyal envers la pauvre morte? Il se le demanda et voulut se persuader qu'il ne ferait qu'accomplir les suprêmes volontés d'Annonciade, puisqu'à sa dernière heure elle les avait joints elle-même dans une commune prière.

Comme nous prétons aux morts!

Dès que le jour se leva, Marie-Sophie se rendit à la tombe d'Annonciade. Dans ce cimetière de village entourant l'église, déjà plusieurs femmes priaient. En venant à la messe, les âmes vraiment pieuses aiment à donner un souvenir à leurs morts. La tombe de la petite fée était une des plus fraîches, une des dernières; Marie s'agenouilla sur la pierre et bientôt elle n'entendit autour d'elle que le murmure de la prière ou le faible bruit des larmes essuyées.

—Que suis-je venue faire ici? soupira-t-elle. Demander grâce à l'âme de ma sœur d'être parjure en désir aux serments sacrés que je lui ai faits? Ou suis-je venue chercher de misérables subterfuges pour conclure une alliance qui blesse la raison et l'honneur?

Elle regarda autour d'elle.

Là, des épouses saintement fidèles gardaient religieusement le souvenir de leur unique époux; des sœurs pleuraient sur des sœurs et ne pensaient pas à ravir leur place sur la terre. Les morts conservaient une part vivante dans le cœur de ceux qui les avaient aimés; on ne les balayait pas comme des fleurs flétries que l'orage a déracinées.

Elle vit ce spectacle. Les rêves de la veille étaient l'illusion, le spectacle du matin la réalité. Là, tout aboutissait; la passion comme le sacrifice, la jeunesse comme la vieillesse, la beauté et le bonheur.

Si l'âme de Marie éprouvait, en arrivant, une légère indécision, elle fut à l'instant fortifiée:

—Un cœur lâche pourrait seul hésiter, se dit-elle, quand le devoir est si nettement tracé.

Elle se rendit à la serre dans ces dispositions. Le lieu, les souvenirs, les douleurs qui l'y avaient déjà assiégée, tout contribua à affermir sa volonté et à lui assurer une facile victoire. Amédée ne tarda pas à la rejoindre.

Elle le regarda avec douceur, sans trouble et prit la parole la première, pour éviter le choc d'un nouvel aveu:

—Amédée, vous avez aimé ma sœur, il n'y a, il ne peut y avoir qu'un lien fraternel entre nous.

—Jobéis à sa volonté en vous aimant, Marie, cette union est sa dernière prière, son ordre suprême... Ne vous souvient-il plus qu'elle a dit: tu l'épouseras?

—J'ai répondu: jamais!

—Ainsi vous voulez que ma vie soit brisée, que je reste seul le cœur vide et glacé? Ah! Marie, vous ne m'aimez pas?

—Il n'est point question de mes sentiments, répondit-elle avec une grande fermeté, et la destinée à laquelle je vous condamne, je m'y condamne moi-même, je considère comme sans valeur les paroles prononcées par ma pauvre sœur dans un moment d'exaltation plus généreux que raisonnable. Nous ne sommes liés ni l'un ni l'autre, à cet égard, par un serment.

Nous restons chacun dans notre position, vous de veuvage, moi du titre sacré de sœur de votre femme. Asseyez-vous, Amédée, pour m'écouter tranquillement, vous parlerez après et je répondrai en conscience à vos observations. D'abord, je n'aime pas les seconds mariages, ils me déplaisent souverainement et je les ai toujours combattus. Il est inutile que je vous développe les causes de cette manière de voir, puisque ce ne sont pas elles qui me guident dans la circonstance actuelle. J'éprouve, pour les alliances entre parents une répugnance invincible et surtout à un degré très rapproché. Je trouve ces mariages non seulement déplacés, déplorables, mais presque criminels et destructifs de la paix et de l'union domestique.

Quand un membre étranger entre dans une famille, il est appelé à en faire partie aux mêmes conditions que les membres liés par le sang; il faut qu'un sentiment vraiment fraternel remplisse le cœur de sa sécurité, que le bras d'un beau-frère soit le soutien et l'appui d'une femme à l'égal de celui que la chair et le sang lui ont donnés. Dans quels terribles dangers ne tomberait pas la société si, au sein de la famille, il se trouvait un homme capable de s'éprendre de la sœur de sa femme, et, dans le familier épanchement de cette vie de tous les jours, entretenait cette passion coupable avec l'espoir, lointain peut-être, mais possible d'être libre un jour et de faire succéder dans la vie conjugale la jeune fille d'aujourd'hui à la jeune femme d'hier.

Tout en parlant, Marie leva les yeux et vit Amédée baisser la tête d'un air affligé. Elle ne soupçonna pas que les idées qu'elle résumait avaient assailli le jeune professeur la veille, bien qu'il les eût rejetées... Au bout d'un instant, il dit:

—L'Eglise permet ces mariages, elle est sage et prudente; pourquoi vous faire plus sévère qu'elle?

—L'Eglise les tolère, il faut des dispenses de Rome pour qu'ils puissent s'accomplir; ce n'est, du reste, qu'une concession à l'affaiblissement de la foi et des mœurs, rien de plus.

—Qu'importe tout cela, Marie, si vous m'aimez? et autrement vous m'avez aimé.

Elle se leva blessée:

—Qui vous l'a dit? N'éveillez pas ce qui est mort, ce qui ne doit pas, ce qui ne peut pas revivre.

Elle était pâle et agitée, honteuse que sa faiblesse fut connue et connue de celui qui aurait dû l'ignorer toujours.

—Pardonnez-moi, Marie, murmura-t-il sur un ton d'inexprimable angoisse en se jetant à ses genoux, je ne sais ce que je dis; après une jeunesse pleine de souffrances, une union brisée au bout de deux années, j'ai osé croire à votre sympathie. Ayez pitié de moi et ne changez pas mon espoir en désespoir.

Les yeux d'Amédée étaient remplis de larmes.

Les larmes d'un homme ne coulent pas impunément. Marie vit celles de son beau-frère et une émotion profonde la saisit. Sa parole jusque-là si noble et si digne, s'en ressentit, et elle ne put dissimuler entièrement son angoisse, quand elle répondit:

—Je suis sensible à votre mérite et à vos qualités, Amédée, mais cela ne changera rien à ma décision. Ma faiblesse serait encore plus grande, je l'étoufferais dans mon cœur plutôt que de consentir à devenir la compagne du mari de ma sœur.

Il vit bien qu'il ne gagnerait rien par une plus grande insistance. Il espéra que le temps amènerait un heureux changement dans les dispositions de sa belle-sœur; il ne la connaissait qu'à la surface.

—Donnez-moi la main, dit-il, Marie, et laissez-moi l'espérance.

Mais elle avait décidé que cette entrevue mettrait un terme aux rêves égarés du cœur:

—Amédée, l'espérance serait une illusion, je ne vous aimerais jamais que comme un frère.

—Femme froide et fière, cria-t-il avec emportement, vous êtes inexorable!

—Comme le devoir, dit Marie avec un regard assuré.

Il revint de la dureté à la prière.

Elle l'interrompit.

—N'ajoutez rien, Amédée; ces paroles ne conviennent pas à mes sentiments actuels; autrefois, peut-être, j'aurais écouté favorablement de pareils aveux, les temps sont changés, j'ai changé avec eux; mon amitié la plus tendre vous est acquise, j'ai pour vous tous les sentiments dévoués d'une sœur.

—Je n'en veux pas, dit-il avec dureté, vous me jetez dans le désespoir pour ne pas violer je ne sais quelle sottise lo humaine qui n'existe que dans votre imagination, vous me condamnez à vivre misérable, à mourir maudit, vous m'ôtez la raison.

Elle l'aimait mieux irrité que tendre, et pourtant, en voyant sa figure enflammée, ses regards ardents, l'espèce de rage avec laquelle il arpentait la serre, elle eut presque peur de le voir atteindre de folie.

—Je serai votre sœur, dit-elle en sortant de la serre.

Son âme était convulsive. Que ne s'y était-il pas débattu, pendant ce long entretien? Qu'elle eût trouvé doux, la pauvre Marie, d'écouter son humanité! En s'éloignant elle se disait avec amertume qu'Amédée la jugeait froide, dure et austère... elle pensa heureusement aussi que Dieu, qui voit tout, la consolait, puisqu'il l'avait soutenue dans une lutte si douloureuse.

Elle était décidée à tout confier à sa mère. Son cœur était encore oppressé en racontant ce qui venait de se passer et sa parole brève et coupée disait clairement sa souffrance.

Madame de Ribienne ne s'y trompa pas. Elle essaya de faire revenir Marie sur sa détermination.

—Ne me tentez pas, ma mère, dit la jeune fille, ce mariage est impossible, je n'en donnerai pas le scandale à ceux qui m'estiment. L'Eglise, plus sage que nous, leur a refusé longtemps son concours, actuellement encore il faut de nombreuses dispenses qui attestent l'irrégularité de pareilles alliances.

—Tu es bien sévère pour toi-même, mon enfant; car c'est ta vie que tu brises.

—Elle est brisée depuis longtemps, répondit-elle avec un triste sourire, si vous parlez de ce qui tient au cœur; mais ma conscience est en paix et Dieu nous jugera sur les actes de la conscience.

Madame de Ribienne insista faiblement. Ce mariage, elle pouvait le tolérer sans l'approuver jamais. Elle partageait les idées de sa fille sur l'irrégularité de ce genre d'alliances auxquelles nous devons bien des plaies que la société devrait ignorer.

Pendant quelques jours, une certaine gêne régna entre les membres de la famille. Amédée et Marie-Sophie se fuyaient, l'un parce qu'il était blessé, l'autre parce qu'elle était craintive. Il est difficile qu'un pareil état de choses se prolonge dans l'intimité forcée de la campagne.

Un matin Amédée dit:

—Vous me fuyez?

—Pour votre repos, répondit Marie.

Il sourit amèrement:

—Vous n'en avez pas de souci? reprit-il.

Elle remua la tête en signe de dénégation.

—Oh! Marie, nous pourrions être heureux!

—Abandonnez ce rêve, et regardez en face la vérité, Amédée, là seulement est le bonheur.

—Alors vous aimez quelqu'un? dit-il avec un cri de rage.

—J'aime Dieu.

XV

DANS LA CHAUMIÈRE

Ainsi il échoua sans cesse, soit qu'il la prit par la tendresse, la violence, la douceur, la prière, elle dit inflexiblement: non.

Vaincu par le présent, il essaya de triompher par la force de l'habitude. C'est effectivement un lien dont on ne connaît toute la puissance qu'après l'avoir imprudemment expérimenté. Il se mêla à toutes ses occupations, la suivit dans ses promenades, ne l'effrayant plus par des paroles tendres ou passionnées. Elle put croire qu'elle l'avait convaincu de l'inutilité de son affection et qu'il travaillait à s'en guérir.

La confiance de la jeune fille reprit donc un peu d'abandon; elle rendit à Amédée tous les privilèges de la fraternité; on les vit perpétuellement ensemble, même à l'église, où Marie allait prier.

Elle n'aperçut pas l'écueil et faillit y périr. Tout ce dernier mois des vacances, elle s'abandonna à cette intimité qui créait autour d'elle le blâme et de sévères jugements. Une circonstance fortuite vint l'éclairer.

En sortant de la messe un matin, elle dit à Amédée:

—Retournez sans moi, j'ai une vieille femme à visiter.

—J'irai avec vous, Marie; il fut sur le point d'ajouter: j'ai suivi plus d'une fois Annonciade dans ses courses de charité. Il se contenta de le penser. Le nom d'Annonciade ne se pro-

nonçait plus entre eux. Ange de protection, elle planait invisible.

Marie-Sophie fut contrariée du désir exprimé par Amédée. Les œuvres envers les pauvres ont besoin de mystère, tout regard curieux paraît une insulte à la misère. Cependant, elle céda, dans les petites choses elle céda toujours.

—Venez si vous voulez, murmura-t-elle.

—Est-ce que cela vous contrarie?

—Non.

—Vous paraissiez hésiter?

—Cette pauvre vieille femme a un caractère un peu difficile, quoiqu'elle soit excellente au fond; je craignais que vous la jugiez durement sur de simples apparences.

—Vous m'avez convertie, Marie; en vous voyant si bonne, si indulgente pour les misérables gens que vous visitez, vous m'avez appris à les considérer avec un certain intérêt, faute d'amour.

Virginie Capou était effectivement une femme acariâtre dont la misère et l'âge avaient augmenté l'humeur au point que, restée à quatre-vingt-deux ans sans famille et sans ressource, personne dans le voisinage, malgré la charité proverbiale du peuple, ne s'était soucie de visiter ni d'assister une si maussade vieillesse. Virginie tomba malade, et M. le curé, qui ne pouvait pénétrer dans ce taudis dont la porte lui était hermétiquement fermée, pria Marie-Sophie d'entreprendre cette œuvre délicate.

La première fois qu'elle entra dans ce lieu de misère, de désordre et de saleté, Marie-Sophie faillit reculer d'épouvante. Dans ce grenier sans cheminée, sans lumière autre que celle projetée par l'ouverture de la porte, sur un grabat couvert de chiffons dégoûtants, Virginie, couchée, poussait des cris que la douleur de son mal et la rage de son abandon lui arrachaient.

Elle ne parut pas s'apercevoir de la présence de Marie. Trop longtemps abandonnée, elle se défiait de l'humanité et voyait dans son semblable un ennemi. Marie lui parla avec douceur sans obtenir de réponse, et quand la vieille se remua dans ses haillons, ce fut pour cracher à la figure de sa bienfaitrice. La jeune fille essaya tranquillement cette souillure que trois fois la mendicante renouvela en criant avec des injures: va-t'en, va-t'en!

Elle ne s'en alla pas. Paisible et sereine, attendant le moment propice pour faire pénétrer un rayon d'affection dans cette âme ulcérée, Marie s'occupa de nettoyer et de ranger la chambre, puis elle s'assit. Plusieurs heures passèrent; de temps à autre la visiteuse hasardait un mot bienveillant, une parole dévouée... ce fut en vain, elle n'obtint rien. Elle revint plusieurs fois apportant du bouillon, des biscuits, des fruits rafraîchissants, tout ce qu'aime les malades; Virginie recevait sans parler, sans remercier. Elle finit par se décider à dire quelques mots presque toujours injurieux et grossiers et qui, néanmoins, laissaient poindre l'espoir de l'adoucir avec le temps; en tout cas, Marie continua son œuvre en priant Dieu de la féconder.

Il pouvait y avoir deux mois qu'elle visitait cette pauvre malade, quand Amédée lui proposa de l'y accompagner.

Virginie, en voie de guérison morale et physique, fut d'autant plus maussade que Marie n'était pas seule et qu'elle avait eu bien de la peine à tolérer sa présence. Elle trouva donc tout mal et mauvais. Pendant qu'elle était le plus en train de bougonner, elle aperçut dans les yeux d'Amédée des signes non équivoques de mécontentement, et résolut aussitôt de se venger en la blessant comme elle était elle-même blessée de sa venue.

—C'est votre amoureux, ça, mam'zelle? De mon temps, les filles qui se respectaient n'auraient pas couru les grands chemins en telle compagnie. Mais tout est changé, le monde va à l'envers.

Marie-Sophie toucha Amédée de la main pour contenir son indignation; elle était devenue rouge jusqu'aux oreilles en entendant ce propos insultant, cependant, elle dit avec calme:

—Non, Virginie, vous vous trompez.

Elle espérait que sa dignité imposerait le silence à Amédée, elle n'y réussit pas.

—C'est ma sœur, vieille folle! exclama-t-il hors de lui, plus préoccupé de l'injure que venait de recevoir Marie-Sophie, que de la cause infime de cette injure et oubliant dans la révolte de la passion son antique respect pour les cheveux blancs.

Virginie sourit méchamment de cette impuissante fureur, elle était maîtresse du terrain.

—Vous me la gobez belle, mon jeune prince, reprit-elle en branlant la tête et le narguant du regard, mademoiselle de Ribienne, votre sœur!... allons donc, tout le village sait bien le contraire.

—De grâce, Amédée, dit Marie suppliante; c'est le mari de ma pauvre sœur, ajouta-t-elle s'adressant directement à Virginie et la regardant avec douleur, c'est ainsi mon proche parent.

Virginie s'adoucit au regard et au son de voix de Marie; cette noble créature était le seul être vivant qui ne l'eût pas rebuté dans sa vie presque bestiale; un sentiment qui tenait du respect, de la reconnaissance et de l'amour, se remua dans ce vieux cœur déshabitué d'aimer, elle répondit donc sur un ton différent:

—Croyez-moi, ma fille, ce monsieur est trop jeune pour une fréquentation aussi assidue; ça fait jaser mal à propos, et à quoi qu'il vous sert, puisque vous ne pouvez pas vous épouser?

—Elle le peut, dit Amédée dont la raison était dominée par la colère.

Cette brusque et maladroite sortie rendit à la vieille toute son antipathie et tous ses sarcasmes:

—Si elle faisait une chose semblable, on lui donnerait un fameux charivari, et on ferait, ma foi, bien; épouser son frère! en voilà des indignités! mais ces riches, tout leur est permis.

Bien qu'atteinte au cœur, Marie-Sophie se contenta.

Craignant quelque nouvelle explosion entre les deux adversaires, elle s'inclina pieusement devant Virginie, membre de cette grande famille des pauvres que Notre-Seigneur a béatifiée, et sortit.

Amédée la suivit.

Virginie resta mécontente et honteuse. Elle eut le sentiment de sa faute, car celle qu'elle venait d'injurier était sa bienfaitrice, celle qui l'avait consolée et aimée dans ses délaissements, supportée dans sa grossièreté, soulagée dans sa détresse. Elle eut peur de la solitude et de l'abandon de sa vie passée, et si elle avait pu racheter sa méchanceté par des larmes, elle l'aurait rachetée, car elle pleura. Elle pleura solitaire, et ce fut le premier retour de cette âme misérable vers la repentance et le salut. Dieu est bien près de l'âme touchée jusqu'aux larmes.

Amédée donna un libre cours à sa fureur, blâmant Marie,

blâmant les pauvres par le désespoir où le jetait la presque certitude que les paroles de la vieille femme portaient un coup mortel à ses espérances.

Marie affectait un grand calme. Elle défendit les pauvres, leur cause était sacrée. Mais ce qui l'affligeait, ce qui tenait son cœur éloigné du sujet qu'elle traitait, c'est que Virginie avait évidemment traduit les impressions du village, et qu'on blâmait sévèrement son intimité avec Amédée. Elle comprit amèrement que ce n'est point assez que nos actes soient purs, notre volonté droite, qu'il faut encore se plier aux exigences sociales et donner dans sa conduite extérieure l'exemple de l'honneur qui guide notre vie morale.

Il ne restait qu'un parti à prendre ; Amédée ne ferait aucune concession aux exigences de la situation ; son caractère, devenu plus entier par la lutte, ne consentirait pas aux ménagements et aux sacrifices. Il fallait donc, elle y pensait en tremblant, il fallait se séparer. Le devoir était là ; sous peine de déchoir dans l'estime publique, il fallait partir.

Elle fit part de son projet à sa mère. Madame de Ribienne consentit à ce que Marie passât les huit ou dix derniers jours des vacances auprès d'une cousine mariée à Alençon ; au bout de ce temps, Amédée devant se rendre à son poste, Marie reviendrait à Rémillac.

Les deux dames décidèrent qu'on ne préviendrait pas Amédée, dont les prières et les regrets auraient suscité de nouveaux combats.

(La fin au prochain numéro)

NOS GRAVURES

Mère !

Quel charme dans cette figure d'enfant rose endormi dans un triste berceau ! Que de calme dans ce sommeil d'un ange que le ciel aurait dû garder dans ses régions sereines !

C'est sans doute la pensée de cette mère qui, penchée sur sa couche, redoutant l'avenir, forme, dans sa douleur muette, un contraste si saisissant avec l'innocente créature. En quelques coups de pinceau l'artiste a fait une page philosophique qui dit plus que tout un article.

La *Mère* est une des œuvres les plus séduisantes du Salon de 1883 ; nous l'avons reproduite pour ses qualités artistiques.

Au Tonkin

Aujourd'hui nous sommes à Haiphong. C'est d'abord la porte de la Douane annamite. Cette vieille construction est tout ce qui reste d'un ensemble autrefois très riche et très architectural. On ne voit plus de l'autre côté que des masures devant lesquelles se rend la justice, comme le montre notre gravure n° 2. La garde du Cuan-Lée (mandarin de la douane), premier personnage annamite du pays, est alignée sous cette porte et y reste pendant tout le temps des séances. Elle accompagne le Cuan-Lée quand il remonte dans son palanquin pour regagner son habitation.

Le chef de la justice que représente notre gravure n° 3, est le second personnage de Haiphong.

Enfin notre gravure n° 4 représente l'escouade indigène des pompiers, sous les ordres du capitaine du port, éteignant un incendie.

Les châteaux des familles princières françaises

Le château d'Amboise, suivant une ancienne tradition, occupe l'emplacement d'un fort que fit bâtir Jules César cinquante ans avant l'ère chrétienne. Il couronne très pittoresquement le sommet d'un coteau dont le pied baigne dans la Loire, et est entouré de jardins très agréables, élevés en terrasses à vingt-cinq mètres au-dessus de la ville. Le château d'Amboise est flanqué de deux belles tours, dans l'intérieur desquelles on peut monter en voiture jusqu'au sommet, l'une au nord du côté de la Loire, et l'autre au midi du côté de l'Amose. De la plate-forme de la première de ces tours, on jouit d'une des plus belles vues qu'offre le cours de la Loire. Ce qu'il y a surtout de remarquable au château d'Amboise, c'est la chapelle, une des plus ravissantes merveilles de l'architecture ogivale.

Le château d'Amboise, qui appartenait alors aux comtes de Berri, fut confisqué et réuni au domaine royal par Charles VII. En 1762, il fut donné par Louis XV au duc de Choiseul, puis racheté pour être cédé au duc de Penthièvre, en échange de ses droits sur les Dombes. Sous l'empire, il appartenait à Roger Duclos. La Restauration le rendit au duc d'Orléans, héritier du duc de Penthièvre. Il est aujourd'hui la propriété de M. le comte de Paris, à qui il a été restitué en 1872, par l'Assemblée nationale.

Le château de Chambord est situé près du village de ce nom, sur la rivièrre de Cosson, à quatre lieues de Blois. Dès l'an 1090, Chambord était un château de Plaisance et un rendez-vous de la chasse des comtes de Blois. Depuis longtemps les rois de France en avaient fait l'acquisition, lorsque François Ier fit édifier par le Primatice, sur les ruines de l'ancien château, celui qu'on admire aujourd'hui. Le château de Chambord est de forme quadrangulaire, flanqué de quatre grosses

tours et entouré d'un bâtiment rectangulaire, d'une architecture semi-gothique, dont les quatre angles sont aussi marqués par des tours. Les quatre tours du donjon ont chacune cinq lieues de diamètre. Au milieu de cet édifice s'élève une cinquième tour de dix mètres de diamètre sur trente de hauteur, ce qui donne une forme pyramidale à l'ensemble du monument, couvert en partie par des terrasses et en partie par des combles, terminés par une multitude de lanternes, de campaniles, de lucarnes, de dômes. Le château se compose de trois rangs d'étages, et est extérieurement orné de pilastres, couronnés d'un entablement d'un travail recherché. La distribution intérieure de l'édifice n'est pas moins intéressante. Le grand escalier est pratiqué dans la tour placée au centre du donjon. On y arrive au rez-de-chaussée par quatre salles des gardes. Cet escalier est à double rampe et disposé de telle sorte, que deux personnes peuvent y monter et en descendre sans se rencontrer.—Louis XV donna Chambord à Stanislas, roi de Pologne, son beau-père. Pendant la révolution, un dépôt de remonte y fut établi. Après avoir, sous l'empire, appartenu à la Légion d'honneur, il fut érigé en principauté et donné par l'empereur à Berthier, dont la veuve dut l'aliéner. Le château fut mis en vente en 1820, et racheté pour être offert au duc de Bordeaux, au moyen d'une souscription publique, au sujet de laquelle Paul-Louis Courier écrivit, afin de détourner les habitants de Chambord de contribuer à cette acquisition, un de ses pamphlets, les plus spirituels et les plus incisifs. Depuis la guerre de 1870, le comte de Chambord est venu à Frohsdorf visiter son château, où il a même fait un court séjour.

Le château d'Eu s'élève tout près de la petite ville d'Eu, à sept lieues de Dieppe. Il fut, d'après les plans des frères Leroy, de Beauvais, commencé, en 1678, par Henri de Guise, sur les ruines de l'ancien château dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Le duc de Lauzun et Mlle de Montpensier, à qui on doit la création du parc, dont les terrasses furent dessinées par Le Nôtre, y habitèrent. Hôpital en 1795, il fut désigné pour être résidence impériale, en 1811. Louis-Philippe en prit possession en 1821, et y fit exécuter, sous la direction de M. Fontaine, les importants travaux qui ont fait de ce château la belle résidence qu'on admire aujourd'hui. Il se compose, outre les dépendances, d'un vaste bâtiment en briques, à pilastres de pierre, développant une façade de 82 mètres. Depuis la rentrée des princes d'Orléans en France, le château d'Eu a été restauré par M. le comte de Paris, qui l'habite. Il est entouré d'un beau parc renfermant plusieurs bassins alimentés par les eaux de la Bresle. Ce parc, disposé en terrasses, d'où on aperçoit la mer, couvre une superficie de 46 hectares. A l'entrée, se trouve la chapelle qui renferme de riches vitraux, exécutés à la manufacture de Sèvres, d'après les dessins de Chenavard et de Paul Delaroche.

Réception de Mgr l'évêque Mermillod à la cathédrale de Fribourg

On a annoncé dans le bulletin de l'*Histoire de la Semaine* la nomination par le pape de M. Mermillod à l'évêché de Lausanne, Fribourg et Genève. M. Mermillod avait été déjà nommé, en janvier 1873, vicaire catholique de la ville de Calvin, détaché, tout exprès pour lui, de l'évêché de Lausanne. Cette nomination n'avait pas été acceptée par le canton de Genève, qui avait exilé le nouveau vicaire. C'est pour rétablir la paix religieuse en Suisse et revenir *in statu quo ante*, que Léon XIII a appelé M. Mermillod à l'évêché de Lausanne, Fribourg et Genève, nomination qui abroge par le fait le vicariat créé il y a dix ans. Genève, on le sait, n'en persiste pas moins à refuser de recevoir le nouvel évêque, qui a fait son entrée à Fribourg le 28 mai dernier. Le lendemain, 29, toute la ville pavoisée, il a été amené, en grande pompe, de l'évêché à l'église Saint-Nicolas, cathédrale de Fribourg. Toutes les autorités figuraient dans le cortège. Notre dessin représente la cérémonie au moment où M. Mermillod arrive sous le portail de l'église, accompagné de l'ancien évêque, M. Marilloy, et est reçu par le Chapitre.

Dans la journée, il y a eu banquet offert par le gouvernement au nouvel évêque, qui s'est ensuite rendu à la cathédrale, où il a prononcé une allocution.

M. Jules Amigues

M. Jules Amigues, qui vient de mourir, était né en 1829, à Perpignan. C'est en 1860 qu'il fit ses débuts de journaliste, et ses correspondances d'Italie, envoyées au *Temps*, le firent tout de suite remarquer. En 1864, M. Drouyn de Lhuys le chargea de la correspondance politique du *Moniteur universel*, poste qu'il occupa jusqu'en 1869 et qui lui valut la croix de la Légion d'honneur.

En 1870, il soutint avec énergie le plébiscite, servit la cause bonapartiste en écrivant dans les divers journaux du parti, après la révolution du 4 septembre, et pendant l'insurrection de la Commune, soutint la cause de Paris. On n'a pas oublié les campagnes bonapar-

tistes menées par les divers journaux fondés par lui en ces dix dernières années, non plus que le voyage qu'il fit à Chislehurst, à la tête de députations ouvrières, à l'occasion de la mort de l'empereur et de la majorité du prince impérial. Nous n'avons pas à nous y arrêter.

Candidat officiel sous le ministère du 16 mai, M. Amigues fut élu dans la deuxième circonscription de Cambrai, mais son élection ayant été invalidée, il ne fut pas réélu.

M. Jules Amigues a publié de nombreuses brochures politiques et quelques romans. Il a essayé aussi d'aborder le théâtre et fait représenter à la Comédie Française un drame historique en vers, *Maurice de Saxe*, écrit en collaboration avec M. Marcellin Desboutsin, et qui n'a eu qu'un succès d'estime.

LE CHOLÉRA

Le choléra est en ce moment l'objet d'une grande préoccupation en Europe.

Le télégraphe nous a dit que la responsabilité des Anglais, qui avaient méconnu les avis de la commission sanitaire internationale à l'égard des précautions à prendre contre le choléra, semblait gravement engagée.

En traçant l'itinéraire du fléau, on a constaté qu'on savait depuis quelque temps déjà que le choléra sévissait dans l'archipel Malais ; il s'était récemment rapproché de là, et, le 12 mai dernier, le délégué anglais au conseil sanitaire d'Alexandrie communiquait à ses collègues une dépêche qui signalait des cas de choléra à Bombay, c'est-à-dire au port d'embarquement de l'Hindoustan pour le golfe Arabique. L'origine du mal n'était donc pas douteuse.

Au reçu de la communication du délégué anglais d'Alexandrie, le conseil international, qui siège en permanence à Constantinople, avait ordonné que les navires et personnes venant de Bombay fussent soumis à une quarantaine rigoureuse dans l'île d'Abou-Saad, dans la mer Rouge. Cette sage prescription ne fut pas appliquée, grâce à l'opposition du délégué anglais au conseil d'Alexandrie, qui en demanda le renvoi à une commission, en alléguant que les intérêts du commerce étaient aussi respectables que ceux de la santé publique, et que les premiers ne devaient point souffrir de la protection des seconds.

L'inertie de la majorité des commissaires empêcha le conseil d'Alexandrie de prendre des mesures préventives contre les pèlerins musulmans de Java et de l'Inde, qui étaient justement suspects ; on ajoute que le conseil de Constantinople s'est ému de cette incurie, qu'il a pris une délibération déclarant les pèlerins indomais suspects, et qu'il a appelé l'attention du grand vizir sur les dangers de cette situation. Cette démarche est malheureusement restée sans effet, et les conséquences de l'indifférence de l'Angleterre n'ont pas tardé à se produire.

Le commerce anglais n'a pas subi de retard, il est vrai, mais le choléra a passé en Egypte, et les pays occidentaux en sont à se demander s'ils ne devront pas à ce souci égoïste des intérêts britanniques de lutter une fois de plus contre un si redoutable fléau.

NOUVELLES DIVERSES

—Adrien Boïeldieu, compositeur français, est mort à Paris. Il était âgé de 67 ans.

—Certains districts de Cuba sont infestés de bandits qui assassinent et pillent à qui mieux mieux.

—Le consul français à Constantinople a été attaqué dans les rues et une réparation immédiate a été demandée.

—Neuf Chinois ont essayé d'entrer dans les Etats-Unis en passant par la Colombie Anglaise ; ils ont été arrêtés.

—M. Ed. Sewell, de Québec, a tué un ours énorme dans les montagnes de Jacques-Cartier, la semaine dernière.

—Fred. Dalfelder, de Charleston, C. S., s'est fait sauter la cervelle parce qu'il ne pouvait pas parvenir à se marier.

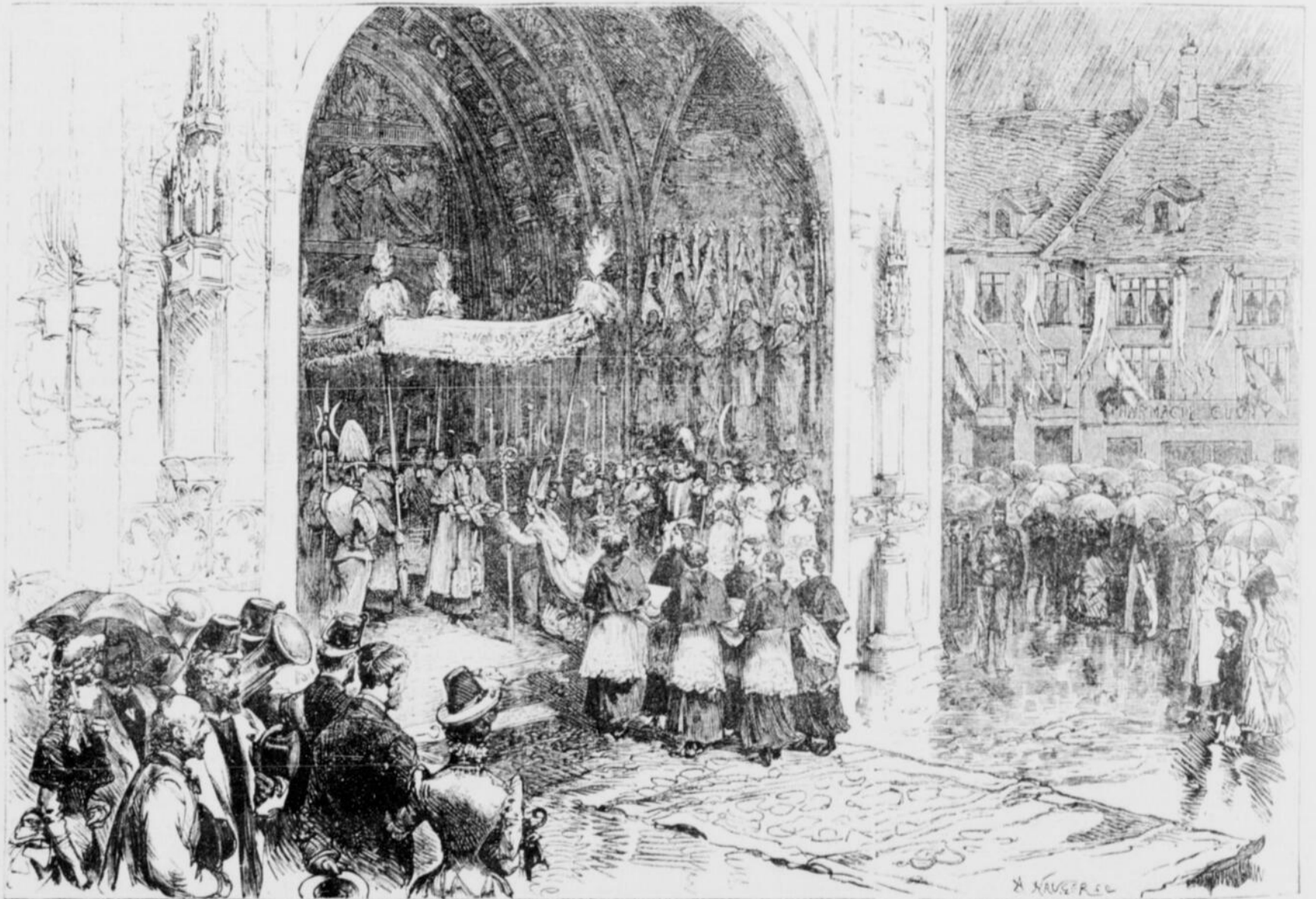
—La compagnie du chemin de fer urbain doit, dit-on, prolonger sa voie jusqu'à la station du Pacifique, au Mile-End.

—M. Achintre, qui était dangereusement malade à l'hôpital de marine de Québec, vient d'en sortir entièrement rétabli.

—Khandeel Bey, trouvé coupable de participation aux massacres d'Alexandrie, a été condamné à sept ans pisre don aux travaux forcés.



M. JULKS AMIGUES
D'après la photographie de M. Truchelut.



RENTRÉE EN SUISSE ET RÉCEPTION A LA CATHÉDRALE DE FRIBOURG DE M^{gr} L'ÉVÊQUE MERMILLOD
D'après un croquis de M. Amédée Champod, correspondant particulier de *l'Illustration*.

—On mande de Beckenried, Suisse, que presque toutes les terres en culture de ce district ont été ruinées par les orages et les éboulements.

—Le gouvernement Mousseau a effectué d'autres réductions de salaires, qui constituent une économie de \$35,000, soit une économie totale de \$80,000.

—Le fils du président des Etats-Unis était à Montréal il y a quelques jours. Il doit aller faire un voyage dans les provinces maritimes, en excursion de pêche.

—La frégate anglaise le *Canada* doit arriver prochainement à Halifax. On sait que le fils aîné du prince de Galles est à bord de ce vaisseau en qualité d'aspirant.

—Un météore d'une grandeur immense et enveloppé de feu est tombé avec une forte détonation dans le fleuve à quelques verges seulement du rivage, à Stoney Point, Lachine.

—On dit que M. Tilden, le célèbre ex-candidat à la présidence des Etats-Unis, doit prochainement descendre et remonter le Saint-Laurent dans son yacht de plaisance.

—Un Canadien-Français nommé Bourdon, a essayé de se suicider à Toronto, en se précipitant du quai de la rue Yong, dans le lac. On a réussi à sauver cet infortuné.

—Le *Gaulois*, journal monarchiste, annonce que le comte de Chambord a prié les royalistes de reconnaître le comte de Paris comme son héritier au trône de France.

—La vente de l'île d'Anticosti, par décret judiciaire, est fixée au 13 septembre. On dit que des capitalistes américains et européens ne laisseront pas passer les enchères sans tenter un effort.

—On parle d'établir une ligne de vapeurs devant faire le service régulier entre Montréal, Pointe-aux-Trembles, Longue-Pointe et Hochelaga. C'est très désirable.

—Une revue publiée à Paris, l'*Association des Elèves de l'Ecole Nationale supérieure des Mines*, contient dans son numéro du 27 juin dernier, un intéressant article de M. Obalski, sur les phosphates du Canada.

—Un projet de loi a été déposé à la Chambre des députés, à Paris, demandant au gouvernement d'aider à la construction d'un pont que l'on se propose de construire sur la Manche, et devant relier la France à l'Angleterre.

—Une grande bataille a été livrée entre les troupes du roi Cotewayo et celles des tribus hostiles, conduites par le chef Oham. La victoire s'est déclarée pour le roi zoulou et le chef des insurgés a été lui-même fait prisonnier.

—Le *Post* de Londres annonce que M. Challemel-Lacour a informé lord Lyons, que les navires venant des ports anglais dans les ports français seront soumis à la quarantaine à moins que l'Angleterre ne prenne des mesures contre la propagation du choléra.

—Au couvent du Sacré-Cœur de Marie, à Sag Harbor, E.-U., le jeune fils de Bernard C. Rogers, de cette ville, est mort de la rage au milieu des plus atroces souffrances. Il avait été mordu par un chien en novembre dernier. Ce chien ne paraissait pas atteint d'hydrophobie.

—Les nouveaux directeurs du chemin de fer Lachine et Hochelaga ont été nommés : ce sont MM. L.-A. Sénécal, John McDougall, G.-A. Drammund, L.-J. Forget, J.-B. Renaud, Alex. Louthood et R. Cowan. Après avoir été élus, MM. les directeurs nommèrent M. L.-A. Sénécal président, et M. John McDougall vice-président.

La femme divorcée de M. George Scoville vient d'entreprendre une nouvelle action contre son mari devant les tribunaux de Chicago. Elle demande qu'il soit défendu à M. Scoville de faire des visites à sa femme, mais qu'il lui soit ordonné de pourvoir à ses besoins et à ceux de leur enfant, et de remettre les effets de Guiteau à la demanderesse.

—Afin de bien remplir son devoir, l'artisan doit avoir une santé robuste. Si le séjour dans l'atelier affecte sa santé ou bien affaiblit sa vue, qu'il fasse usage des *Amis de l'œil*, et son système sera fortifié, sa vue deviendra plus forte, et il sera capable de travailler bien plus longtemps sans altérer sa constitution.

CARTOUCHE

Pour se soustraire aux dangers que lui attirait sa célébrité, Cartouche avait recours à une infinité de déguisements. Souvent il se déguisait en abbé, quelquefois il se mettait en haillons, mais ordinairement il s'habillait en étudiant ou en marquis. Vêtu d'un costume élégant il se mêlait aux hommes d'affaires de la rue Quincampoix, transigeait des affaires et discutait les nouvelles du jour, recueillies par lui dans les principaux cafés de Paris.

Ce ne fut cependant qu'en 1721, que le nom de Cartouche devint une réalité dans Paris, que l'on crut véritablement à son existence. Et, dans ce temps-là, il était maître de Paris et le pillait à son gré. Les voleurs, la bande de Cartouche, ainsi qu'on la nomme, ne craignaient rien, ils s'attaquaient à la noblesse, à la royauté, aux princes du sang. Les boucles, les épées, les poignards disparaissaient à la Cour, comme par magie. Le régent s'amusa plus d'une fois de l'adresse de ces voleurs. Il voulut leur jouer un bon tour. Il cessa de porter de l'argent sur lui, et il acheta une épée bien effilée. Celle belle entreprise n'eut pas un résultat satisfaisant pour son Altesse, car elle lui fit perdre 1,500 livres qu'il avait payées pour cette épée manufacturée à Londres. Comme il sortait de l'opéra, l'épée disparut et le rire fut du côté du voleur inconnu. Mais lorsque les bandits parisiens, personifiés dans l'invisible Cartouche, multiplièrent le nombre de leurs assassinats et devinrent dangereux pour la Cour même, les autorités s'unirent pour une attaque formidable et décisive. Un meurtre commis en mai 1721 décida le régent à anéantir la bande qui dévastait Paris. A cette époque Cartouche fut plusieurs fois en péril. Un espion était sur ses traces depuis plusieurs jours. Pour dégoûter cet homme et ceux qui l'aidaient, Cartouche résolut de lui donner une leçon. Un jour de fête publique, toute la police était rangée dans la rue de Tournon ; à cause de cela, Cartouche choisit ce jour-là, et les environs du Luxembourg pour y faire ses opérations. L'espion était prêt à profiter de la première occasion pour le dénoncer. Tout à coup Cartouche se retourne, saisit son homme au collet, et là, en pleine rue, en plein jour, devant 200 archers alignés, il lui donna rapidement plusieurs coups de canne. Aux cris du malheureux la police s'approcha. Cartouche se mit à courir, tourna dans une ruelle sombre, prit dans sa poche une perruque qu'il mit sur sa tête, changea quelques détails de son costume, se peignit des rides sur le visage, et reparait tranquillement dans la rue, il se mêla à ceux qui cherchaient Cartouche.

ANECDOTES SUR ROSSINI

Quand Meyerbeer faisait répéter *Dinorah*, et que madame Cabel et les chœurs et l'orchestre, tous savaient très bien leur partie, Meyerbeer, qui avait la manie d'entendre répéter sa musique sans fin, ne voulut pas encore qu'on donnât la première représentation. Il vint trouver Rossini en se plaignant et en soupirant comme d'habitude.

—Eh bien ! lui dit Rossini, de quoi souffrez-vous aujourd'hui ?

—Oh ! maestro, répondit-il, je suis si malade, j'ai mal partout, des douleurs, je ne sais que faire.

Rossini, qui savait qu'il arrivait d'une répétition, lui dit :

—Je vais vous dire ce que c'est, vous vous écoutez trop.

Il ne pouvait résister à dire quelque petite malice pour rire et faire de l'esprit, mais il n'avait jamais l'intention de blesser. Je sais qu'il dit à un tenor du Grand-Opéra : "Ne poussez pas votre voix, ou vous deviendrez poussif," car il était si fier de ce calembourg, qu'il me l'a répété à trois reprises ; mais je suis bien sûr que ce n'est pas lui qui a dit de la musique de Berlioz (ainsi qu'on le prétend) : "Comme ce serait mauvais si c'était de la musique." Il avait trop de considération pour un si grand artiste, quoiqu'un orchestre trop bruyant lui fut désagréable, et c'était en quoi Berlioz péchait quelquefois.

Cela peut paraître étrange ; mais on a fait le même reproche à Rossini et on l'avait surnommé signor Vaccarini. Je ne nierai pas cependant que je connais une raillerie assez amère qu'il adressa à l'abbé Liszt, qui était venu le voir, et s'était mis à improviser un peu follement sur son petit Pleyel. Quand il eut fini, Rossini lui dit :

—J'aime mieux l'autre.

—Quel autre ? fit Liszt stupéfait.

—Oui, le "Chaos de Haydn," n'est-ce pas, le "Chaos" que vous avez voulu représenter ?

Liszt, qui était très susceptible, se trouva très offensé. Je raconte la chose telle que je l'ai entendu dire plusieurs fois par Rossini lui-même, parce que Wagner l'a niée, disant que ce n'était qu'une invention.

Rossini, ainsi que je l'ai dit déjà, aimait à faire des jeux de mots, et il jouissait de ceux que faisaient les

autres. Je me souviens qu'un jour je lui portai une petite composition que j'avais faite : "Le Coeur," et j'avais écrit dessus : "A l'élève du bon Dieu, au bon Dieu des élèves Rossini." Il la garda pendant plusieurs semaines sur sa table, la montrant à tout le monde, pas pour la composition, je le dis à regret, mais pour le calembourg.

LES ECHECS

Montréal, 19 juillet 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. THOMPSON, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

No 364.—MM. J. T. Boivin, Saint-Jérôme ; F. Gingras, Ed. L., Trois-Rivières ; L. O. P., Eugène-M. Ladouceur, Sherbrooke ; L. I. Tougas, Toronto ; C. H. Provost, Ottawa ; H. Bégin, S. Tardieu, O. Pigeon, V. Gagnon, Québec ; Honoré M., Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P., Sorel ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, E. Lafrenâie, P. Maurien, L. Argis, D. Fabien, Montréal ; G. P., Arthabaska ; I. L., Saint-Jean.

PETITES NOUVELLES

—Le match qui doit avoir lieu entre les Cercles d'Échecs de New-York et Philadelphie, est définitivement fixé pour le mois d'octobre prochain.

—M. Mortimer, l'un des concurrents au grand tournoi de Londres, et qui n'a gagné seulement que trois parties, est l'inventeur d'une variation dans le Gambit Evans qui porte son nom.

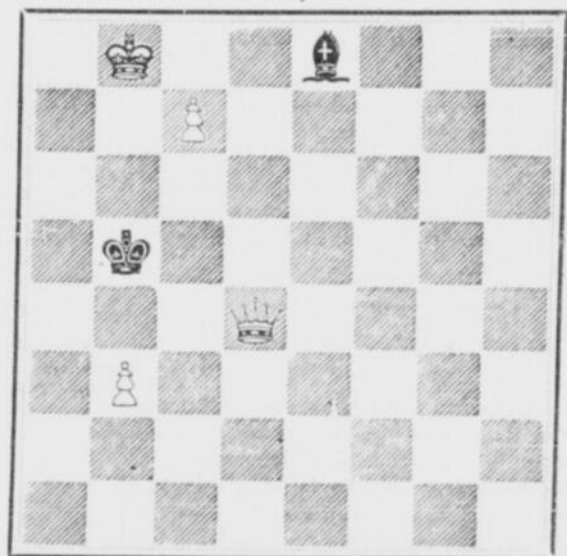
—Il est rumeur dans la presse échiquéenne que M. Steinitz a lancé un défi à M. le Dr Zukertort pour le titre de champion et un enjeu de £300 sterling. On dit même que la vainqueur du dernier tournoi anglais a décliné l'offre de son adversaire, donnant pour raison qu'il doit entreprendre sous peu un voyage de plusieurs mois.

—M. J.-W. Shaw, de Montréal, doit s'embarquer le 27 courant à Liverpool, sur le vapeur *Oregon*, pour revenir au Canada. M. Shaw a visité les principaux cercles d'échecs de l'Europe, tels que le Café de la Régence, le "City of London Chess Club," le "Saint-George's Club," etc., etc. Dans le cours d'une conversation avec M. Zukertort, ce monsieur a exprimé le désir de visiter l'Amérique et l'Australie au mois de septembre prochain.

PROBLEME No. 365

Composé par M. W. ENGLISH

sons.—2 pièces



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU No. 364

Blancs	Noirs
1 R 7e F	1 C 2e C D
2 T (6e D) pr. P	2 C joue ou P p. T
3 T 8e C ou T pr. P, mat.	

Mariage

A l'Eglise du village St-Jean-Baptiste, par le Rév. Dufaux, vicaire de la paroisse, M. Noël-Napoléon Martineau, typographe, à Mlle Flavie Rocan-Bastien, fille aînée de M. Alphonse Rocan-Bastien, ébéniste, de la dite paroisse.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Composé par M. JAMES PUSCK, M. A., Londres (Angleterre)

PENSÉES

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante, dont nous sortons. *Bossuet.*

Il y a des cœurs qui ont tant de sympathie en certaines choses, qu'ils sentent pour eux ce que sentent les autres. *Sévigné.*

La vraie mesure du mérite du cœur : c'est la capacité d'aimer. *Sévigné.*

Je cherche où l'on peut trouver précisément tout ce qu'il faut penser et dire : c'est dans le cœur. C'est lui qui ne manque jamais. *Sévigné.*

Quoi qu'on ait pu dire à la louange de l'esprit qui veut contrefaire le cœur, l'esprit manque, il se trompe, il bronche à tout moment. Ses allures ne sont point égales, et les gens éclairés par le cœur ne s'y trompent jamais. *Sévigné.*

La plaie qui blesse le cœur, ne peut trouver son remède que dans le cœur. *Massillon.*

Le cœur de la plupart des hommes est si corrompu, si éloigné des règles et du devoir, que le plus léger contretemps, lorsqu'on s'efforce de les y rappeler, devient pour eux une raison de s'en éloigner encore davantage. *Massillon.*

Quand le cœur change de passions, il ne fait que changer de supplices. *Massillon.*

Un bon cœur, un cœur droit et sincère ne peut presque comprendre qu'il y ait des imposteurs sur la terre. *Massillon.*

La malignité de notre cœur nous peint la plupart des objets avec de fausses couleurs, et elle les diminue ou les grossit, selon qu'ils sont conformes ou opposés à nos inclinations. *Bourdalois.*

Le monde, en rendant certains hommes puissants et opulents, leur a donné tout ce qui est de son ressort ; mais il ne peut leur donner cette paix du cœur, sans quoi ni la puissance, ni l'opulence n'empêchent pas que leur état ne soit un état affligeant. *Bourdalois.*

A LA MAISON

—C'est de votre faute si vous restez malade quand vous pouvez vous guérir au moyen des Amers de Houblon.—*Fail.*

—La femme la plus faible, l'enfant le plus chétif et l'invalides le plus malade peuvent faire usage des Amers de Houblon en toute sûreté et ils en retireront le plus grand profit.

—Tous les vieillards travaillés par les rhumatismes, les maladies des reins ou toute autre souffrance deviendront bientôt mieux en se servant des Amers de Houblon.

—Ma femme et ma fille ont été guéries par l'usage des Amers de Houblon et je les recommande à mes ouailles.—*Clergyman méthodiste.*

—Demandez à n'importe quel médecin si les Amers de Houblon ne sont pas le meilleur remède du monde.

—La fièvre, la malaria, les maladies aiguës ou bilieuses quittent votre voisinage sitôt qu'elles voient arriver les Amers de Houblon.

—Ma mère a été guérie d'une paralysie et d'une névralgie de tout le système au moyen des Amers de Houblon et vous ne serez jamais malade.

—L'eau glacée est rendue non malfaisante et vivifiante par l'Addition des Amers de Houblon.

—Les Amers de Houblon rendent la vigueur aux jeunes gens, aux vieillards et aux infirmes.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 1er juillet

GRAVURES : Toilette en velours et satin.—Toilette en satin bleu marine (devant et dos).—Tabouret de piano (deux dessins).—Pantoufle.—Dentelle renaissance.—Broderie au point de marque.—Bouquet à broder.—Chaise fumuse.—Chaise en jonc.—Potiche en roseau.—Petite table ou pied.—Trois chapeaux d'été.—Toilette de visites (devant et dos).—Toilette de courses (devant et dos).—Redingote.—Pellisse (devant et dos).—Élégante toilette d'intérieur.—Toilette en voile.

TEXTES : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Le Gant et la Main (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Bouts-rimés.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Trois toilettes, dont une de fillette.

PATRONS ET BRODERIES.—1er Côté. Quatre patrons : Corsage à pointe.—Corsage décolleté.—Corsage polonaise.—Jupe ronde.—2e Côté Broderies : Dessus de tabouret de piano.—Pantoufle.—Tapis de table.—Bordure en broderie anglaise.—Sachet.—Buvard.—Eventail.—Coin de serviette.—Sept bordures et garnitures.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 30 juin

TEXTES : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : La Culotte déchirée ; au Tonkin ; nouvelle salle du Jeu de Paume, à Versailles ; le couronnement du Tsar (fin) ; M. Joseph-Ignace Kraszewski ; les ruines d'Alexandrie.—Salon de 1883, par Olivier Merson.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récréations de famille.—Le Monde financier.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : La Culotte déchirée, tableau de M. Souza Pinto.—Au Tonkin : vues diverses.—La salle du Jeu de Paume, à Versailles.—Moscou : Consécration du temple du Sauveur ; la procession impériale ; la grande revue ; le salut de l'empereur aux nouveaux drapeaux ; la fête militaire ; le toast de l'empereur à l'armée.—M. Joseph-Ignace Kraszewski, littérateur polonais.—Egypte : les ruines de la place des Consuls, à Alexandrie.—Plat en émail offert au Tsar.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

VARIÉTÉS

—Une vieille femme accoste un passant sur le boulevard :

—Donnez-moi quelque chose, monsieur. J'avais un enfant aveugle, c'était mon gagne-pain, et le pauvre enfant vient de recouvrer la vue.

Bébé regarde gravement un superbe rosier couvert de fleurs magnifiquement épanouies :

—Qu'as-tu donc à réfléchir ainsi ? lui demande sa mère.

—Dis donc, maman... Comment que de si grosses fleurs ont fait pour passer par un si petit tuyau ?

En police correctionnelle :

—Prévenu, vous avez déjà subi onze condamnations pour vagabondage, coups et blessures, abus de confiance, escroqueries, etc., etc.

—Veuillez parler plus bas, mon président ; mon futur beau-père est dans la salle, et vous pourriez nuire à mon mariage.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à J.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 25 Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

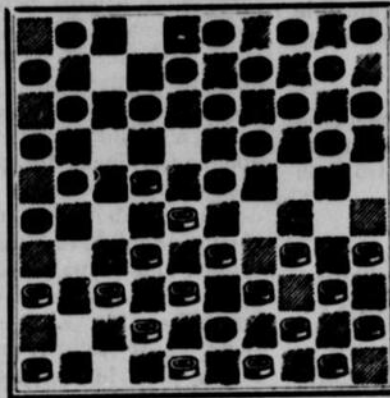
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 26

Composé par M. Domengarie

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 25

Blancs—28 à 22, 45 à 40, 34 à 30, 37 à 32, 33 à 42, 42 à 38, 41 à 37, 36 à 9 pr 5, 25 à 5 pr 2 et gagnent.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'été

COMMENÇANT LE 25 JUIN 1883

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	2 15 p. m.
" Cacouna.....	12 41 "
" Trois-Pistoles.....	1 22 "
" Rimouski.....	3 07 "
" Little Metis.....	4 03 "
" Campbellton.....	7 23 "
" Métapédia.....	6 55 "
" Dahouette.....	8 00 "
" Bathurst.....	9 50 "
" New-Castle.....	11 32 "
" Moncton.....	2 05 a. m.
" Saint-Jean.....	6 00 "
" Halifax.....	10 01 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.15 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Pasbebiac, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédia, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef.

Moncton, N.-B., 25 juin 1883.

LA POUDRE ALLEMANDE SURFOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Océans, Chronos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : *REVUE & BURD.* boîte 92, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPERS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre : 12 presses à vapeur, 1 machine patentée à vernir les étiquettes, 1 machine électrique à vapeur, 4 machines à photographie, 5 machines à gravure photographique, 3 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.